



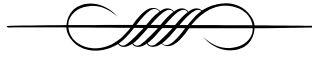
du North Shore
(Illinois, États-Unis)

Souvenirs de guerre 1939-1945 World War II Remembered



**Recueil d'histoires vécues
A Collection of Life Stories**

Souvenirs de guerre — 1939-1945 — World War II Remembered



Published in the United States
by the Alliance Française du North Shore, Illinois
P. O. Box 1750, Evanston, IL 60204 USA
<http://www.afnorthshore.org/>

Texts in this publication may be reproduced for educational, non-commercial purposes.

Printed by Minuteman Press, Morton Grove, Illinois

@ Alliance Française du North Shore, 2014



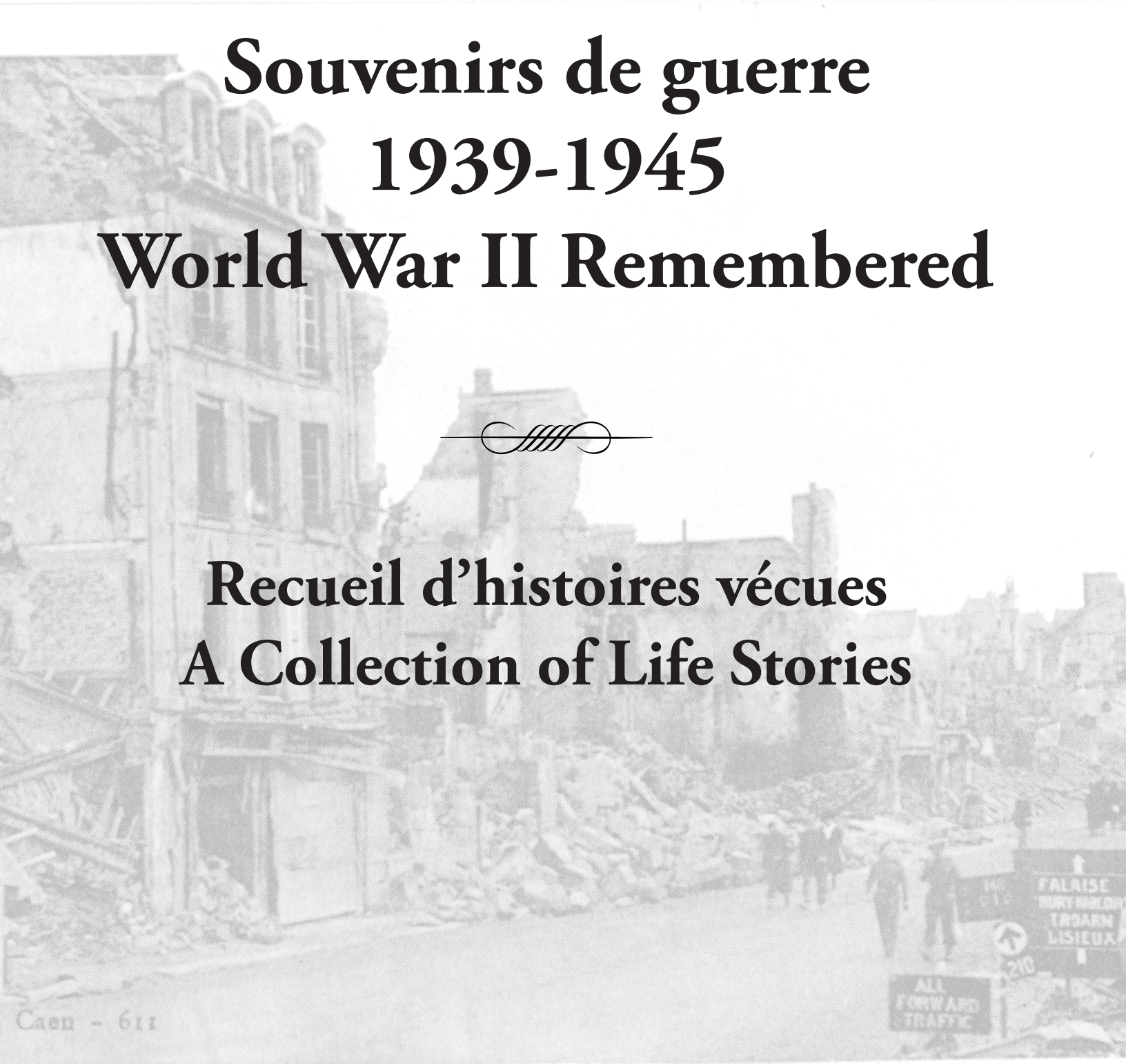


du North Shore
(Illinois, États-Unis)

Souvenirs de guerre 1939-1945 World War II Remembered



**Recueil d'histoires vécues
A Collection of Life Stories**

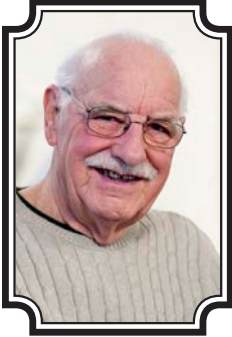




Marcia Achenbach &
Jan Achenbach



Antje Draganoski



Roland DuBoisq

James Jahant &
Jo-Ann Jahant



Histoire Vécues



Life Stories



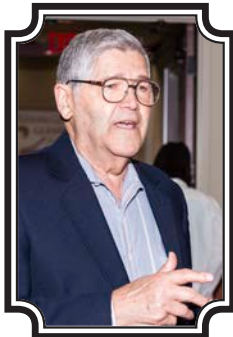
Janine Oberrolman

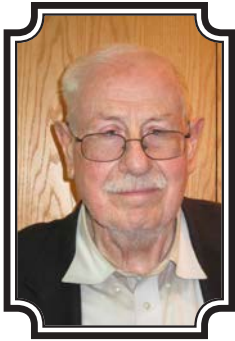
Janine Pefley



Ninfa Redmond

Bill Sand





Ernst Schnabl



Eva Shane



Chantal Shapiro



William Shapiro



Mary Sproul



Claire Stern



Birgit Werth

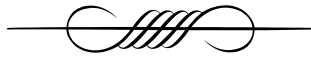


Marie White



Monique Whiting

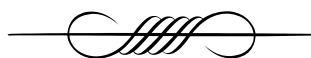
Table des matières Table of Contents



Section en français (Section in French)

Remerciements.....	1
Avant-propos.....	3
<i>De Lwow à Stuttgart, la lutte pour la vie</i> (Janine Oberrotman).....	4-5
Entrevue avec Janine Oberrotman	6
<i>Enfant caché en Belgique</i> (Bill Sand).....	7-8
Entrevue avec Bill Sand.....	9
<i>Une Famille juive sauvée miraculeusement</i> (Eva Shane).....	10-11
Entrevue avec Eva Shane.....	12
<i>Une Adolescente pendant l'Occupation</i> (Janine Pefley).....	13-14
Entrevue avec Janine Pefley.....	15-16
<i>Une Vie de famille assez normale au Maroc</i> (Claire Stern).....	17-18
Entrevue avec Claire Stern.....	19
<i>Ma Normandie, Je me souviens...</i> (Roland DuBosq).....	20-22
<i>A la mémoire de trois destins tragiques</i> (Monique Whiting).....	23-24
<i>Entre la zone libre et la zone occupée en France</i> (Chantal Shapiro).....	24
<i>Une Enfance au « Home front » de l'Amérique</i> (William Shapiro).....	25
<i>Les Souvenirs du jour J de mon mari</i> (Jo-Ann Jahant).....	25
<i>Le Danemark sous l'Occupation</i> (Birgit Werth).....	26-27
<i>Mon Évacuation en Angleterre par Kindertransport</i> (Ernst Schnabl).....	27-29

Table des matières Table of Contents



Section en anglais (Section in English)

Acknowledgments.....	31
Foreword.....	33
<i>From Lwow to Stuttgart, the Struggle to Live</i> (Janine Oberrotman)	34-35
Interview with Janine Oberrotman.....	36
<i>Hidden Child in Belgium</i> (Bill Sand).....	37-38
Interview with Bill Sand	39
<i>A Jewish Family Miraculously Saved</i> (Eva Shane).....	40-41
Interview with Eva Shane	42
<i>Growing up in France under the Occupation</i> (Janine Pefley)	43-44
Interview with Janine Pefley.....	45-46
<i>A Normal Family Life in Morocco</i> (Claire Stern).....	47-48
Interview with Claire Stern.....	49
<i>My Normandy, I Remember ...</i> (Roland DuBosq)	50-52
<i>In Memory of Three Tragic Destinies</i> (Monique Whiting).....	53
<i>Between the Free Zone and the Occupied Zone in France</i> (Chantal Shapiro)	54
<i>A Childhood on the American Home Front</i> (William Shapiro)	54-55
<i>My Husband's D-Day Experience</i> (Jo-Ann Jahant)	55
<i>Denmark during the Occupation</i> (Birgit Werth).....	55-56
<i>My Evacuation to England by "Kindertransport"</i> (Ernst Schnabl)	56-58
<i>Keeping Food on the Table in Switzerland</i> (Mary Sproul).....	59
<i>Out of the Ashes of War, A School Is Born in Peru</i> (Ninfa Redmond).....	60
<i>When Canada Went to War</i> (Marie White)	60-61
<i>Sharing Life with German Refugees</i> (Antje Draganski)	62
<i>A Passion for Aviation in the Netherlands</i> (Jan Achenbach)	63
<i>An American Interned as a Japanese POW in the Philippines</i> (Marcia Achenbach).....	63-64

Remerciements



Souvenirs de guerre — 1939-1945 — World War II Remembered

Récueil d'histoires vécues

Récits

Jan Achenbach, Marcia Achenbach, Antje Draganski, Roland DuBosq, Jo-Ann Jahant, Janine Oberrotman, Janine Pefley, Ninfa Redmond, Bill Sand, Ernst Schnabl, Eva Shane, Chantal Shapiro, William Shapiro, Mary Sproul, Claire Stern, Birgit Werth, Marie White, Monique Whiting

Traduction

Denise Rano, Margot Steinhart, Caroline Erbmman

Rédaction

Margot Steinhart, Denise Rano, Monique Whiting, Janine Spencer, Eileen Walvoord

Photographie

Frank Steinhart, Sylvia Kerpel, Margot Steinhart
Collections privées des membres de l'Alliance Française du North Shore
Archives de l'United States Holocaust Memorial Museum, don de Michel Rynders

Numérisation des photos

Frank Steinhart

Contributions à la production de la vidéo

Denise Rano, Margot Steinhart, Melody O'Leary, Martine Benoit, Janine Oberrotman, Caroline Erbmman et Myra Balesi pour les transcriptions de la vidéo enregistrée le 13 janvier 2014
Mary Paula Baumann pour l'idée d'organiser une conférence sur les souvenirs de la seconde guerre mondiale des membres de l'Alliance Française du North Shore
Caroline Erbmman pour la sélection des conférenciers du 13 janvier 2014
Khosro Beik pour la vidéographie et la production de la vidéo
Brendan Brown pour le montage de la vidéo

Coordination du projet

Margot Steinhart

Couverture : Caen, France, après les bombardements de juin 1944

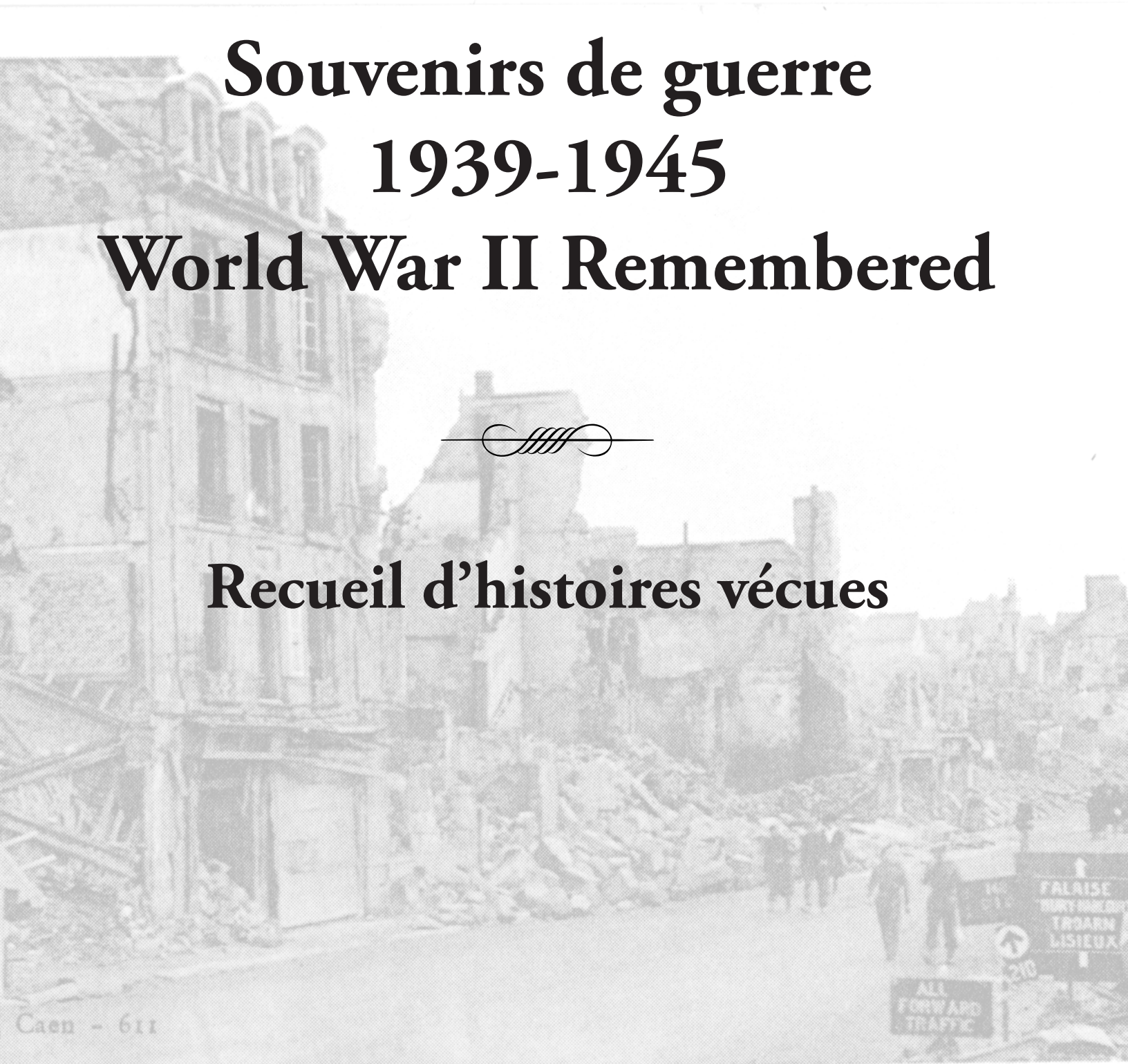


du North Shore
(Illinois, États-Unis)

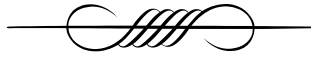
Souvenirs de guerre 1939-1945 World War II Remembered



Recueil d'histoires vécues



Avant-propos



Ce recueil bilingue rassemble en deux parties les histoires personnelles de 18 membres de l'Alliance Française du North Shore, qui se souviennent de leur vie pendant la seconde guerre mondiale. Généralement enfants ou adolescents à l'époque, les mémorialistes racontent les changements effectués par la guerre sur la vie quotidienne, les Occupations soviétique, allemande et japonaise, les bombardements par les forces de l'Axe et les Alliés, les exodes et les déplacements forcés. Si la peur, les privations, la mort et la fuite entrent dans certaines histoires, les miracles et l'aide des Justes pendant la Shoah paraissent dans d'autres. Dans ces récits, c'est le hasard qui s'insère comme fil conducteur. Le hasard joue un rôle important car de lui souvent dépend le malheur et la douleur ou la survie et la gratitude. Toute la gamme des émotions humaines s'y retrouve.

Ces histoires vécues s'étendent sur cinq continents : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Les pays où se situent ces histoires comprennent la France, la Belgique, l'Allemagne, la Pologne, le Maroc, les Pays-Bas, l'Autriche, l'Angleterre, la Suisse, le Danemark, les Philippines, le Pérou, les États-Unis et le Canada.

Ce projet intitulé « Souvenirs de guerre — 1939-1945 — World War II Remembered » comprend deux parties : un DVD, sous-titré en anglais, et ce recueil, qui lui est lié. Les narrations de cinq présentateurs enregistrés en français sous forme de vidéo le 13 janvier 2014 forment le noyau du DVD et de ce recueil. Par la suite, d'autres membres de l'Alliance Française du North Shore ont été invités à ajouter leurs propres histoires personnelles de cette période. Le résultat : quarante textes dont 17 sont en français et 23, en anglais, forment cette collection de récits. Les textes écrits en français ont été tous traduits en anglais, grâce à une petite équipe de membres de l'Alliance Française.

Ce que ces histoires ont en commun, c'est la destination ultime des raconteurs — les États-Unis et plus précisément Chicago et ses environs. A part deux contributeurs, tous les autres sont nés à l'étranger et sont venus s'installer en Amérique après la guerre. La plupart n'ont pas le français comme langue maternelle, mais comme langue acquise. Cependant, leur passion pour le français est ce qui les unit et les attire à l'Alliance Française. De plus, ces récits personnels ajoutent un autre chapitre à l'histoire de notre Alliance, qui a été fondée sous le nom du Club Français d'Evanston en 1912.

Nous souhaitons que ce recueil permette au lecteur de mieux comprendre la période tumultueuse et complexe de la seconde guerre mondiale à travers les expériences émouvantes, vécues par les jeunes de plusieurs pays pendant les années 1940. En effet, ces témoignages révèlent que chacun a une histoire à raconter et à transmettre pour que les générations futures n'oublient pas.

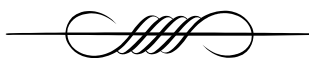
Margot M. Steinhart

Présidente, Alliance Française du North Shore

Coordinatrice du projet

¹*Necesse est multum in vita nostra casus possit quia vivimus casu.* — Seneca

De Lwow à Stuttgart, la lutte pour la vie



Je suis née enfant unique à Lwow en Pologne, maintenant Lviv en Ukraine. En me souvenant de ma famille, je vois devant moi ma mère, assise au piano jouant et chantant des airs d'opéra et de belles opérettes viennoises. Je la vois aussi allumant les bougies. Chaque vendredi soir ma mère les allume même pendant l'Occupation soviétique et l'Occupation allemande. Cependant, après le dernier vendredi passé dans notre appartement avant d'être enfermés dans le ghetto, on ne les allumera plus jamais.

Ma plus vive mémoire de l'Occupation soviétique (septembre 1939 – mai 1941), c'est celle de n'avoir jamais assez à manger. Chez nous, mon père est le seul à travailler car ma mère ne travaille jamais en dehors de la maison. On a faim, mais sous ce régime on ne nous tue pas. L'antisémitisme reste diffus, mais il n'arrive jamais dans mon quartier, qui est mixte, avec une population polonaise et ukrainienne. Et en 1941 je complète mes deux premières années de lycée.

En juin 1941, les Allemands attaquent l'Union soviétique. De mon balcon je vois les soldats allemands entrer dans notre ville et j'entends leurs bottes sur les trottoirs. Je me rends compte que notre vie ne sera plus la même : elle s'écroule. L'Occupation commence avec les pogroms et il faut porter le brassard qui nous marque comme juif. On devient des cibles faciles pour qui veut et nous perdons tous nos droits civiques.

Au début mes parents me gardent à la maison et je ne peux plus sortir. En adolescente typique, je me plains à ma mère: « Je veux étudier, je veux poursuivre mes études à l'université! Comment pourrai-je le faire sans compléter le lycée? » (Il faut bien me pardonner ces idées mal placées.)

Quand je n'ai plus de livres à ma disposition, j'arrange l'aide d'un précepteur. Elle habite le quartier juif, le ghetto, qui n'est pas encore fermé. Ma mère me donne la permission d'y aller et pendant trois mois cela me donne de l'espoir! Le précepteur m'enseigne les langues : l'allemand que je ne connais pas du tout, le français et même des notions élémentaires d'anglais! Je peux discuter avec elle les pièces de théâtre de Schiller et aussi l'histoire du monde. Mais bientôt, il devient de plus en plus dangereux d'y aller. Je n'y vais pas pendant deux semaines et quand j'y retourne finalement, sa chambre est vide. Elle a été prise dans une rafle.

A mon retour chez moi, il est nécessaire que je travaille, comme tous les juifs à partir de 14 ans. Sans certificat de travail, on est déporté. Mon père me trouve un emploi comme assistante à la construction puisque lui-même y est employé comme *Bau-Sekretar*, travaillant probablement en qualité de comptable. Moi, je travaille aussi comme servante. Le travail est difficile, mais nécessaire. Tout cela change avec la « Grande Action » d'août 1942.¹ Du Vélodrome d'Hiver² à Paris aux ghettos de l'Europe de l'est, « la Solution finale »³ d'Hitler s'accélère.

Nos certificats de travail n'auront plus de valeur. Les rumeurs en 1942 d'une rafle majeure et de l'encerclement de la ville par la police se répandent et avivent notre peur toujours présente. Il faut se cacher, car il n'est plus sûr de rester dans notre appartement. La mère de mon amie d'école, Mme Janina, est prête à me garder. Ma mère lui paye mon gîte et couvert pour trois jours et puis, elle viendra me chercher. Les trois jours passent et ma mère ne revient pas. Nous sommes désespérées, craignant qu'elle ne soit arrêtée et sachant qu'il est trop dangereux pour nous toutes que je reste plus longtemps chez Mme Janina. Heureusement, je me souviens de l'adresse où travaille mon père. C'est dans le quartier allemand où habitent les officiers. Mme Janina est prête à m'y escorter. J'enlève mon brassard et elle me donne le certificat d'école de sa fille cadette, Hala (surnom pour Helena), pour faciliter mon transport dans le tramway comme non-juive, car les juifs n'ont pas le droit d'utiliser les transports publics. À

l'arrivée, je lui rends le certificat mais elle me permet de le garder « pour le futur, au cas où... ». Alors, ma mère et moi nous nous retrouvons ; nous nous cachons dans la villa qui est en train d'être rénovée pour le commandant de la ville de Lwow. Après dix jours nous la quittons. Nous avons ainsi survécu à cette rafle.

Mais il n'y a plus de retour possible chez nous. Notre appartement a été confisqué avec tout ce qu'il y a dedans. Il nous faut nous rendre au ghetto qui va maintenant être fermé à huis clos. L'existence y est très pénible, un véritable enfer sur terre. Le tournant dans ma vie arrive quand ma mère me pousse au moment propice en dehors du ghetto par une porte qui, à l'improviste, s'ouvre pour les juifs qui partent travailler. Tout d'un coup, je me trouve en dehors du ghetto où l'existence est plus ou moins normale.

J'y trouve ma tante Vanda à qui je montre le document que Mme Janina m'a donné. Ma tante, qui n'a jamais été dans le ghetto et qui passe pour une Polonaise, va maintenant m'aider à m'échapper de Lwow. Mme Janina me donne la permission d'utiliser les documents d'identité de chrétienne, y compris un acte de naissance qu'elle m'offre en mars 1943, à condition que je me convertisse après la guerre. Je consens. Dès ce moment, je m'appelle Hala. Ma tante, m'accompagne à un petit village ukrainien, Ponikva, et j'y réside chez mon oncle et ma grand-mère. Ma tante les y a amenés auparavant. Je vais y habiter pendant trois mois. Pendant ce temps-là, le ghetto est liquidé, ma mère tuée probablement avec les autres.

Ma vie est mise de nouveau en péril en été 1943 quand je suis arrêtée par deux policiers ukrainiens après que deux femmes locales me dénoncent comme juive. Je suis interrogée plusieurs fois dans la prison d'une ville voisine où les policiers me transportent dans une charrette à cheval. Je nie leurs accusations et finalement, n'étant pas sûr de mon identité, le chef de police m'envoie à Lwow sous garde, dans un camp de transit. Ici le commandant répète les mêmes accusations que je continue à nier. D'un geste il m'envoie aux baraques d'où je suis déportée deux semaines plus tard à Stuttgart aux travaux forcés. C'est ainsi que j'échappe à un destin immédiat de torture et de mort. Sous le nom d'Hala, je travaille dans un restaurant à Stuttgart en tant que *Küchenmädchen* (fille de cuisine) jusqu'à la fin de la guerre. Je survis aux bombardements de la ville par les Alliés et suis libérée en avril 1945 par l'armée française du General Leclerc. Pour éviter les camps de personnes déplacées, mon amie et moi faisons de l'auto-stop jusqu'à la frontière française, passons par la Sécurité et entrons dans Paris le 8 mai 1945, le jour de la Victoire quand tout Paris danse de joie ! Maintenant, Hala redevient Janine !

Janine Oberrotman

Post scriptum

Le sort de ma famille immédiate — Mon père est déporté au camp Janowska en décembre 1942. On nous informe de sa mort le jour avant mon évasion du ghetto en mars 1943. Le ghetto est liquidé au mois de juin 1943. Peu après, ma tante Vanda, incapable de sauver ma mère, se suicide. Ma grand-mère et mon oncle survivent à la Shoah et demeurent en Pologne.

Quant à moi, je dois ma vie tout d'abord à mes parents qui m'ont gardée saine et sauve aussi longtemps que possible, mon précepteur qui m'a inspirée de l'espoir, ma mère qui m'a donné ma seconde vie en me poussant en dehors du ghetto, ma tante Vanda qui m'a aidée à m'échapper de Lwow et Mme Janina qui a risqué sa vie et celle de sa famille en me donnant la permission d'utiliser les documents d'identité de sa fille, Hala. Sans l'aide de ces Justes, je n'aurais pas survécu.

¹La « Grande Action » (*Grossaktion*) de 1942 fait référence à la déportation massive des juifs du ghetto de Varsovie entre la fin juillet et septembre.

<http://www.ushmm.org/wlc/en/article.php?ModuleId=10005188>

²Rafle du Vél d'Hiv, plaque dans le jardin du souvenir à Paris, 15^e arrondissement

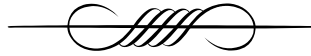
« Les 16 et 17 juillet 1942, 13.152 juifs furent arrêtés dans Paris et sa banlieue, déportés et assassinés à Auschwitz. Dans le vélodrome qui s'élevait ici 4115 enfants, 2916 femmes, 1129 hommes furent parqués dans des conditions inhumaines par la police du Gouvernement de Vichy sur ordre des occupants nazis. Que ceux qui ont tenté de leur venir en aide soient remerciés. Passant, souviens-toi. » (texte gravé en lettres majuscules ; accents et ponctuation ajoutés)

http://en.wikipedia.org/wiki/Vel%27_d%27Hiv_Roundup#mediaviewer/File:Rafle_du_Vel_d%27Hiv_jardin_du_souvenir_plaque.JPG

³Le 20 janvier 1942, quinze représentants haut placés dans le gouvernement du Troisième Reich se sont réunis à Wannsee, dans la banlieue de Berlin, pour coordonner « la solution finale de la question juive », c'est-à-dire, l'annihilation systématique des juifs en Europe.

<http://www.ushmm.org/wlc/en/article.php?ModuleId=10005477>

Entrevue avec Janine Oberrotman



Q: Pourquoi êtes-vous allée à Paris après votre libération à Stuttgart ? Décrivez le 8 mai 1945 à Paris.

JO: Après la Libération, tous les étrangers en Allemagne ont reçu l'ordre de s'enregistrer dans les camps de personnes déplacées. Je n'ai pas voulu le faire. Je me rendais compte que Stuttgart n'était pas loin de la frontière française. Puisque Paris a été libéré en août 1944, l'ambassade américaine devait certainement y être établie. J'étais sûre que mon père avait des sœurs à Chicago, bien que leur nom me fût inconnu. Alors, mon amie et moi, nous avons fait de l'auto-stop jusqu'à la frontière où se trouvait le bureau de sécurité. Après quelques difficultés, nous avons obtenu notre laissez-passer et sommes entrées dans Paris le 8 mai 1945, quand toute la ville dansait! Il y avait des foules dans les rues et tout le monde s'embrassait! Et on nous embrassait aussi, nous, des nouvelles arrivées, nous les déportées! Le jour de la Victoire, les Parisiens nous souhaitaient la bienvenue dans leur capitale !

Q: Comment se fait-il que vous soyez arrivée aux États-Unis? Quand? Pourquoi à Chicago ?

JO: Je me souviens d'un jour où je marchais le long de l'avenue des Champs Élysées, les larmes coulant de mes yeux. Je pleurais de joie: La Société Israélite des Émigrants avait trouvé mes tantes à Chicago ! J'avais une famille ! Je n'étais plus toute seule ! Cependant, il m'a fallu attendre encore huit ans pour obtenir des visas pour moi, mon futur époux et le petit Alain, qui est né à Paris.

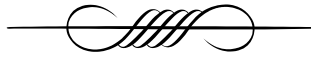
Q: Qu'est-ce qui vous a encouragé à parler plus ouvertement de la guerre, de l'Occupation, de la Shoah ?

JO: J'étais toujours prête à parler de la Shoah, mais personne n'en voulait rien savoir. Quand le musée de l'Holocauste a été établi dans la Main Street à Skokie et aussitôt que j'ai pris ma retraite, j'ai commencé à faire des présentations à des groupes d'écoliers.

Q: Après avoir vécu cette période de guerre, quel message avez-vous pour les générations futures ?

JO: Je ne sais pas si je suis qualifiée pour transmettre un message, mais je peux dire ce que j'ai appris pendant ces années. J'ai appris de la gratitude pour les simples gestes de la vie quotidienne. J'ai appris à être reconnaissante pour tout ce qui m'est offert. Et aussi, je ne crois pas à la haine, mais je crois fermement à la justice, pas à la vengeance.

Enfant caché en Belgique



Lorsque la guerre a éclaté en mai 1940, j'habitais en Belgique avec ma mère et un frère qui avait cinq ans de plus que moi. J'avais huit ans et demi et mon frère avait 13 ans à peu près. Mon père et ma mère s'étaient séparés et je connaissais mon père très peu. Je sais qu'il a été tué dans un camp de concentration, mais c'est tout ce que je sais de lui.

Au début de la guerre, il n'y avait que nous trois et nous étions très, très pauvres parce que ma mère n'était pas en bonne santé. Ma mère travaillait de temps à autre et nous étions à l'assistance publique même avant la guerre. J'avais faim très souvent. Je me souviens d'être allé me coucher en pleurant parce que j'avais faim et il n'y avait rien à manger. Tout était rationné et la nourriture qu'on pouvait acheter n'était pas très bonne non plus. Je me souviens que le meilleur pain que j'ai mangé pendant la guerre venait de la caserne allemande, qui était tout près. J'allais là-bas mendier plus ou moins quelque chose à manger. Et puis, il y avait des soupes populaires, soup kitchens. Et on y allait évidemment aussi.

Et les soldats allemands, il est difficile de dire qu'ils étaient gentils. Ils n'étaient pas gentils mais ils étaient très, très civilisés, très bien élevés. Ils ne faisaient mal à personne au commencement et tout le monde se demandait, « Qu'est-ce que c'est que ces histoires que nous avons entendues? » (A l'époque, les atrocités exercées par l'armée impériale allemande au début de la Première Guerre mondiale en Belgique, 1914-1918, étaient bien connues et sont maintenant documentées sous le titre de « The Rape of Belgium ».)

Ma famille n'avait pas d'affiliation religieuse du tout. En effet, il n'y avait pas de « juifs », car à l'époque, on n'employait pas beaucoup le mot « juif ». Les gens éduqués, de bonnes familles, n'aimaient pas employer ce mot. On disait des « Israélites » et on parlait des Israélites plutôt que des juifs.

En mai 1942, par ordre des Forces d'occupation, tous les juifs devaient aller au commissariat de police ou à la mairie pour s'enregistrer. Ils nous ont donné l'étoile de David jaune qu'on devait coudre sur tous les vêtements et porter tout le temps, dans la rue, à l'école, etc. Je n'ai pas du tout rencontré d'antisémitisme avant la guerre, mais quand j'avais 11 ans, il y avait un instituteur dont je me souviens toujours le nom après 72 ans, qui a persisté à m'appeler « Salomon ». Mon nom était Willy et quand je levais la main pour dire quelque chose, il me disait, « Oui, Salomon ? » Et les autres enfants riaient. Les autres enfants n'étaient pas méchants. C'était l'instituteur qui était cruel.

Et puis, entre l'enregistrement en mai 1942 et le début de juillet, nous avons reçu une lettre adressée à mon frère, qui avait alors 15 ans, indiquant qu'il devait se rendre à la gare des Guillemins à Liège pour aller travailler dans un camp de travail en Allemagne. Évidemment, il y avait beaucoup de pleurs. Il y avait des familles et des amis qui nous ont conseillé d'aller nous cacher dans la campagne, travailler dans une ferme, mais on ne l'a pas fait. Alors, mon frère s'est rendu à la gare. On pleurait, mais personne ne savait ce qui allait se passer. Personne ne savait. Les juifs suivaient les ordres presque comme les animaux qui vont vers l'abattoir, sans savoir où ils vont. Je me souviens des pleurs de ma mère et moi et de mon frère, qui disait à ma mère qu'il travaillerait très, très fort et lui enverrait de l'argent. C'était de la naïveté. Maintenant on sait la vérité.

Puis, après cela, en octobre 1942, des organisations, pour la plupart catholiques, car la Belgique est catholique, ont pris soin des enfants. Et je n'ai plus eu de décision à prendre pour ainsi dire. On m'a pris en main et je suis allé ici et là — dans un couvent, dans un orphelinat, dans deux ou trois familles à Louvain, dans les Flandres, à Bellegem. À la fin de la guerre, je me suis trouvé dans une ferme aux environs de Marche-en-Famenne, un petit peu au nord de Bastogne. Tout le monde a entendu parler de Bastogne, de la Bataille des Ardennes, « The Battle of the Bulge ». La bataille n'a pas poussé jusqu'à Marche-en-Famenne où je me trouvais, mais très, très près. Et je suis parti de là-bas après la Libération à peu près trois semaines avant que cette bataille ne commence.

Et puis j'ai fait de l'auto-stop de Marche-en-Famenne à Liège et il m'a probablement fallu deux ou trois jours pour retrouver ma mère. Elle avait survécu aussi, cachée chez des amis à Liège. Mais je ne savais pas où elle était ; alors j'ai frappé aux portes des gens que je connaissais et je demandais, « Avez-vous vu ma mère ? » Et on m'a dit, « Oh, la dernière fois, il y avait six mois, elle était là-bas. » Et puis, j'allais là-bas, etc., etc.

Pendant la guerre, j'avais vu plusieurs bombardements tout près de chez nous. Après la Libération et mon retour à Liège, la chose dont j'avais le plus peur, c'étaient les bombes volantes, les V1, et les fusées, les V2. Elles étaient envoyées principalement en grand nombre par les Allemands sur trois villes — Londres, Anvers et Liège. Et j'avais une peur insensée de ces choses-là. J'avais tellement peur que je voulais vivre dans un abri et ma mère avait demandé à la police d'aller me chercher parce que je ne voulais pas revenir à la maison. Après, notre maison a été frappée par une de ces bombes.

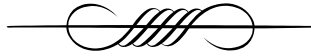
La raison pour laquelle je suis aux États-Unis est que ma mère avait une sœur aînée qui habitait aux États-Unis à Chicago depuis 1925 ou 1926. Et alors, il nous a fallu un peu de temps pour nous retrouver et il y avait des démarches à faire et les quotas. Mais ma mère n'était pas en bonne santé. Alors, il était difficile de venir ici et de plus, on avait besoin de répondeur. Mais je suis finalement arrivé aux États-Unis en 1954 et j'ai épousé une jeune femme américaine en 1963.

Bill Sand

Post scriptum

Sans aucun doute, plusieurs douzaines de personnes risquèrent leur vie pendant la guerre pour sauver la mienne. Deux prêtres, en particulier, s'étaient dévoués à sauver beaucoup d'enfants, à leurs risques et périls. C'étaient l'abbé Henri Reynders, que nous appelions Père Bruno, et l'abbé Edgar Debrun, que nous appelions Père Michel. Le Père Bruno fut honoré en tant que « Juste parmi les nations » en 1964 par l'État d'Israël et Yad Vashem.

Entrevue avec Bill Sand



Q: Vous aviez un frère aîné. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? C'était un sort inévitable ? Comment et quand avez-vous appris sa mort ?

BS: Mon frère, qui avait presque seize ans, est monté dans le train à Liège et nous ne l'avons jamais plus revu. Après la guerre, avec l'aide de la Croix Rouge et d'autres organisations, nous avons appris que le train était destiné à Malines (Belgique), et de là, à Auschwitz. Nous n'avons jamais reçu la preuve qu'il avait succombé à Auschwitz, mais cela semble certain.

Q: Comment votre mère a-t-elle survécu à la guerre ? Comment vous êtes-vous retrouvés ?

BS: Ma mère a survécu en étant cachée avec des amis, des connaissances, toujours à Liège et dans les faubourgs. Je connaissais évidemment plus de détails à cette époque, mais je ne m'en souviens plus. Nous nous sommes retrouvés probablement quatre ou cinq semaines après la Libération. Je me trouvais dans une ferme dans les Ardennes (aux environs de Marche-en-Famenne.) Deux ou trois semaines après la Libération (avant la Bataille des Ardennes), j'ai quitté la ferme et j'ai fait de l'auto-stop jusqu'à Liège. Il m'a fallu frapper à beaucoup de portes avant de retrouver ma mère. Nous ne savions ni l'un ni l'autre si on était encore en vie!

Q: Décrivez la communication entre les personnes à l'époque de la guerre. Que savait-on ? Qu'est-ce qu'on ne disait pas ? Quelle était la propagande répandue ? Qu'est-ce qui explique que vous avez cru les soldats allemands, à part la naïveté et la jeunesse ?

BS: Tout le monde avait grande peur, mais on ne savait vraiment pas ce qui se passait. Quand nous entendions des histoires de camps de concentration, d'atrocités, etc., la plupart des adultes disaient que c'était de la propagande. Ces choses ne pouvaient pas être vraies. Les ordres à notre propos venaient des autorités allemandes, et non des soldats. La plupart des soldats allemands (tout au moins au début de la guerre) étaient plutôt très civilisés; alors que nous avons entendu dire que les soldats de 1914-1918 étaient des sauvages et avaient brutalisé la population civile.

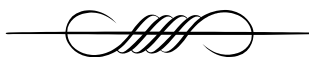
Q: En tant qu'enfant caché, qu'avez-vous dû faire pour ne pas être démasqué ?

BS: Je n'ai pas dû faire beaucoup de choses, sauf obéir aux ordres de ceux qui me cachaient. Évidemment, dénier que j'étais juif si on me le demandait, et bien sûr, me souvenir en tout temps du nom qu'on m'avait assigné. Je vous rappelle que je n'avais que 11 ans quand la fuite a commencé.

Q: Comment se fait-il que vous soyez arrivé aux Etats-Unis ? Quand ? Pourquoi à Chicago ?

BS: La sœur aînée de ma mère, son mari et trois enfants avaient émigré de Pologne vers 1925, je crois, et habitaient à Chicago. Ils ont eu deux enfants de plus aux États-Unis. Lorsque nous avons pu correspondre (après plusieurs mois), ma tante nous a proposé d'émigrer aux États-Unis. Mais cela n'était pas la chose la plus facile. Il y avait des questions de santé car nous avons été tous les deux très malades et puis, les quotas qui étaient très maigres pour la Belgique (à moins qu'on ne soit des réfugiés, ce qui n'était pas notre cas). Il était aussi nécessaire d'avoir des répondants ici. Les démarches, papiers, examens, visites au consulat américain à Bruxelles, etc., avaient probablement commencé en 1949. Alors, tout cela, ça a pris beaucoup de temps et nous sommes arrivés ici en avril 1954.

Une Famille juive sauvée miraculeusement



Je suis née en Allemagne, à Hambourg. Tous mes ancêtres étaient soit allemands soit hollandais. Mes parents se sont rencontrés dans le cabinet où mon père était avocat et ma mère travaillait. Ils sont tombés amoureux et se sont mariés peu de temps plus tard.

Avant le gouvernement nazi, j'avais une très bonne vie ; j'étais très gâtée. D'abord, l'Allemagne était un très bon pays démocrate. Il n'y a pas eu de problème jusqu'à l'avènement d'Hitler. J'avais à peu près cinq ans quand j'ai vu les premiers SA¹ marcher dans la nuit avec des flambeaux et que je les ai entendus chanter des chansons, des chansons comme « quand le sang des juifs coule de nos couteaux ». Tout a complètement changé du jour au lendemain ou presque.

La difficulté a commencé quand on a défendu à mon père le droit d'exercer la profession d'avocat. Il ne pouvait plus pratiquer le droit parce qu'il avait un nom juif, Cohn. Alors, mon père a compris qu'il devait partir, quitter le pays, car on ne pouvait plus y rester sous ces conditions. Évidemment, l'argent était bloqué ; la plupart des gens ne pouvaient plus accéder à leurs comptes en banque. Puisque mon père avait des relations avec des officiels belges, il a réussi à aller en Belgique avec la famille.

Nous sommes allés dans le nord de la Belgique à Anvers où on parle flamand, qui ressemble beaucoup au néerlandais. Tant bien que mal on a réussi à louer une maison, et l'année suivante j'ai commencé à l'école en flamand. J'ai dû apprendre le flamand très vite parce que je voulais faire de mon mieux à l'école. Je me suis acclimatée assez bien.

Quelques années plus tard, c'était le début de la guerre. Sans prévenir, les Allemands ont bombardé une partie du pays en 1940. Avant d'envahir la Belgique, les Allemands avaient commencé à bombarder toute la ville d'Anvers chaque soir à 9 heures, ce qui était horrible. (Ça a été tout aussi effrayant plus tard quand les Anglais ont bombardé la Belgique pendant l'Occupation allemande.)

Juste avant l'Occupation allemande, tous les hommes de nationalité allemande, juifs ou non, ont été arrêtés par les Belges. Alors, tout de suite nous sommes devenus des ennemis de l'État et on a arrêté mon père. Il a été déporté et nous ne savions pas où il était. On l'a complètement perdu de vue et évidemment ma mère était affolée. Un beau jour, ma mère a eu des nouvelles de mon père, qui était dans le sud de la France. Il avait réussi à s'échapper avec d'autres. Il nous a dit, « Venez tout de suite dans le sud de la France, dans la France non-occupée. C'est le seul endroit où on est plus ou moins en sécurité pour le moment. » Ma mère ne savait pas très bien quoi faire, mais un voisin qui habitait en face de chez nous, lui a dit, « Ne vous en faites pas pour vos affaires, les meubles et tout ça. J'ai un endroit où vous pouvez les mettre. » Donc, un problème a été résolu.

Mais il nous fallait ensuite traverser la ligne de démarcation et puis aller de la France occupée dans la France non-occupée. Passer la frontière était extrêmement difficile, car elle était toujours gardée. Fortuitement, on a recommandé à ma mère quelqu'un qui passait des gens, mais cela coûterait beaucoup d'argent, disait-on. Ma mère a réussi à se procurer l'argent nécessaire, en vendant une partie de nos biens.

Alors, un soir mon frère, ma mère et moi, nous étions prêts à partir pour la frontière. Mais il fallait d'abord voir le passeur chez lui, mais quand nous sommes arrivés là, personne n'a répondu à la porte. Par la suite, on a appris que la veille le passeur avait été arrêté avec toute sa famille et déporté. Alors, on était là, tout seuls. On ne pouvait pas retourner chez nous, on ne savait pas comment traverser la frontière, on ne savait pas quoi faire.

Alors, tout à coup, ma mère a vu des Allemands près de leur quartier général avec des gardes devant. Dans son désespoir, elle s'en est approchée, me tenant par la main. Elle a demandé aux gardes de parler à l'officier supérieur et elle leur a donné nos papiers. En voyant notre nom, ils devaient savoir qu'on était juifs. Donc, ma mère prenait un grand risque : elle ne savait pas ce qui allait se passer. Mais, on l'a fait entrer et attendre. Mais au bout de quelques minutes, elle a réussi à voir un officier supérieur et lui a expliqué son cas. Évidemment, elle n'a pas parlé de mon père. Elle a dit plutôt qu'elle avait de la famille dans le sud de la France et qu'ils avaient accepté de nous aider. Donc, elle avait l'intention d'aller les retrouver là-bas, mais elle n'avait pas de laissez-passer. Elle n'avait pas le document voulu pour passer la frontière. Pouvait-il l'aider à avoir ce document-là ? Alors, ce fut un miracle ! Quelques minutes après, il a appelé quelqu'un et il nous a donné un document — un passeport allemand avec un nom juif ! C'était tout à fait extraordinaire : il a voulu nous aider ! Donc, on a réussi ! Non seulement il a produit un passeport, mais il a aussi payé des chambres à Montceau-les-Mines pour nous parce qu'on devait passer la nuit pour avoir le car le lendemain. Ce geste nous a pratiquement sauvé la vie à ce moment-là.

Alors, le lendemain, on a pris l'autobus et en route, les gardes allemands ont examiné de près tous les papiers de chacun. Quand on s'est arrêté à la frontière, ma mère avait très peur que nous ne passions pas. Mais avec son papier, on a réussi à aller jusqu'à Mâcon, en Bourgogne, où mon père nous attendait.

Ensuite, on a réussi à trouver une place près de Mâcon dans un tout petit village où le maire était au courant de notre situation. Quand mon père lui avait raconté son histoire, il nous a aidés autant que possible. Il nous a offert une petite maison, qui était, il faut l'admettre, tout ce qui était le plus primitif. Là, nous avons réussi à survivre aussi bien que possible. Bien qu'on fût dans un village, il y avait très peu de nourriture. De plus, nous avions peur d'être arrêtés à chaque minute. Et un jour, c'est ce qui nous est arrivé.

Tous les mois mon père devait aller à la gendarmerie pour présenter les papiers, mais cette fois-ci le gendarme lui a dit, « On ne peut pas vous rendre les papiers parce que vous avez été désigné pour être déporté demain matin à bord d'un train qui s'arrête dans ce village à quatre heures. » Hélas, sans papiers on ne pouvait pas s'enfuir. On ne pouvait aller nulle part.

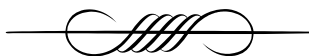
Dans la rue quand mon père revenait de la gendarmerie, il a rencontré par hasard quelqu'un qu'il connaissait très bien, un Français qui venait de Russie. Mon père lui a dit ce qui se passait : « C'est probablement la dernière fois que vous me voyez parce que demain matin on va être déportés. » Son ami a dit, « C'est terrible ! Malheureusement, il n'y a personne qui puisse vous aider, mais je vais tout de même essayer quelque chose. » Puis, il a amené mon père à un type à qui il apprenait le russe. L'ami de mon père ne savait pas si le type était de notre côté ou de l'autre côté parce que l'ami ne lui avait jamais posé de questions d'ordre politique. Alors, mon père est allé voir cet homme et celui-ci est revenu avec mon père à la gendarmerie. Cet homme a dit à l'officier, « Je vous ordonne d'annuler immédiatement cet ordre. » Et c'est ce qu'il a fait, sans un mot de protestation. Et ce fut vraiment un autre miracle qui nous a sauvé la vie.

Quelque temps après, on a été libéré par les Américains. Notre famille est restée en France encore quelque temps avant de retourner en Belgique. Après, nous avons appris qu'il était très rare qu'une famille juive ait survécu intacte pendant la guerre. Malgré la perte de plusieurs parents, mon père, ma mère, mon frère et moi nous sommes sortis de cette période vivants et ensemble.

Eva Shane

¹ *Sturmabteilung*, Section d'Assaut, « chemises brunes »

Entrevue avec Eva Shane



Q: A votre avis, pourquoi le monsieur russe vous a-t-il aidés ? Racontez cet épisode, s'il vous plaît.

ES: Le nom du « Monsieur Russe » était Michel Hittrick. Il était français, mais né en Russie. Il était célibataire et gagnait sa vie, tant bien que mal, avec une petite imprimerie. C'est l'homme qui connaissait quelqu'un qui avait l'autorité d'annuler l'ordre de déportation de mon père vers l'Allemagne. Son but principal était toujours « d'aider les autres » et de rendre service. Et il est mort en se sacrifiant volontairement pour être déporté (sachant qu'il ne reviendrait pas) avec le but d'aider les autres prisonniers autant que possible.

Q: Votre mère a-t-elle su le nom de l'Allemand qui vous avait fourni des papiers ? Racontez cet épisode.

ES: Je me rappelle son nom — Oberhauptman Jahringer. Malgré notre nom juif, « Cohn », il nous a procuré et signé le document officiel pour passer la ligne de démarcation, ce qui était un grand risque pour lui. Plus tard il a été envoyé avec son régiment militaire sur le front russe d'où il n'est pas revenu.

Q: Qu'est-ce que votre famille a dû faire pour ne pas être découverte ?

ES: Le maire de notre village en Bourgogne nous a établi de faux papiers d'identité où mon nom a changé de « Eva Cohn » en « Jacqueline Moulin » et les habitants du village ne nous ont jamais dénoncés.

Q: Qu'est-ce qui est arrivé à votre famille après la Libération ? Comment se fait-il que vous soyez arrivée aux États-Unis? Quand? Pourquoi à Chicago ?

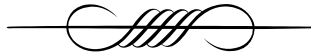
ES: Après la Libération, nous sommes retournés à Anvers en Belgique (après une invitation officielle du maire d'Anvers). Nous étions également invités par le maire de Hambourg pour revenir et résumer notre vie d'avant, mais quand mon père a appris que presque toute sa nombreuse famille avait été assassinée dans des camps, il a refusé.

Je me suis réadaptée peu à peu à ma vie d'avant-guerre. J'ai fait mes études d'art à l'Académie des Beaux Arts d'Anvers, ainsi que d'autres études importantes pour moi. Quand mon père est décédé, j'ai obtenu un bon emploi. Après plusieurs années, j'ai accepté une invitation d'une cousine qui habitait à Chicago, pour venir lui rendre visite et passer quelque temps ici. J'ai pris un congé autorisé pour quelques mois, avec l'intention de retourner. Mais il se fait que, par hasard, et au bout de peu de temps, j'ai rencontré mon « Prince Charmant ». Quelques mois plus tard, nous nous sommes mariés et comme l'on dit ici, « the rest is history » (et on connaît la suite). C'était totalement imprévu !

Q: Qu'est-ce qui vous a encouragé à parler plus ouvertement de la guerre, de l'Occupation, de la Shoah ?

ES: J'étais au début réticente à parler de mon histoire, car ça ramène des souvenirs horribles et des cauchemars, mais ce qui m'a décidé à le faire, c'est le désir d'instruire les Américains, surtout les jeunes, de ce passé sombre et d'aider à empêcher que ça puisse se répéter.

Une Adolescente pendant l'Occupation



Je suis née à Paris, dans le Marais, où j'ai grandi jusqu'au début de la guerre. En septembre 1939, à la déclaration de la guerre, ma famille a décidé de retourner à l'endroit où nous avons passé les vacances parce que ma grand-mère avait peur des bombardements. Elle ne pouvait pas oublier que pendant la première guerre mondiale, la guerre de 1914-1918, son appartement à Paris avait été bombardé. Nous sommes restés en Auvergne dans un hôtel où nous avons passé les vacances, mais il a bien fallu rentrer à Paris. Alors, nous sommes rentrés à Paris à Noël.

En mai 1940, les Allemands ont envahi la Belgique et la France. Nous sommes partis dans la voiture de la famille avec un chauffeur dont on avait juste fait la connaissance la veille. Mon beau-père était dans l'armée aussi bien que mon cousin et nous n'avions pas d'homme pour conduire la voiture. J'étais trop jeune et ma mère n'avait pas de permis de conduire. Donc, nous sommes partis dans une voiture dans laquelle se trouvaient mon petit frère, ma grand-mère, ma mère, la cousine de ma mère, la voisine de la cousine de ma mère. Tout le monde voulait partir avec nous! Nous sommes restés sur les routes de l'exode pendant 17 jours, sans presque rien à manger ou à boire et souvent sans essence car il était très difficile de trouver de l'essence à acheter. Nous roulions lentement. On aurait pu aller plus vite à pied! D'ailleurs, j'ai rencontré une dame qui avait poussé une brouette du Luxembourg jusqu'à l'endroit où nous nous trouvions, qui était déjà au sud de Paris. Tout le monde allait vers le sud. On ne savait vraiment pas ce que l'on faisait. Finalement, nous avons dû nous arrêter dans un petit village où le tambour a annoncé les ordres des Allemands — qu'il fallait retourner chez soi et que l'essence serait disponible.¹ On ne savait pas si Paris avait été bombardé : il n'y avait pas de radios dans les voitures à cette époque. Donc, nous sommes rentrés à Paris tant bien que mal.

En 1941, je suis allée habiter à Ermont chez ma grand-mère, dans la banlieue nord, située à 17 km de Paris, parce qu'elle avait besoin de mon aide. Ermont est une ville où les Allemands occupaient l'hôpital. Et un beau jour, les Allemands sont venus chez ma grand-mère parce qu'ils voulaient occuper sa maison, qui était une des plus jolies de la ville. Alors, naturellement, nous étions très embarrassées, mais il s'est trouvé que j'avais mangé un œuf pourri, la seule fois où j'avais acheté quelque chose au marché noir. J'ai fait une « paratyphoïde », qui est l'équivalent de la salmonelle. Le médecin a triché : il a dit que j'étais contagieuse. Alors, cette maladie a sauvé la situation. Les Allemands ne sont pas venus habiter chez ma grand-mère !

Bien que ma grand-mère ait eu un grand jardin et un jardinier, les récoltes de légumes étaient limitées. Parce qu'on ne pouvait pas acheter de semences, on mangeait des fruits parce que ma grand-mère avait des arbres fruitiers. Alors, c'est ainsi que nous avons pu exister. Puisque notre famille venait de l'est de la France, ma grand-mère a suggéré que j'aille dans une ferme dans la région de Chaumont, Haute-Marne, aider à la récolte de pommes de terre. Donc, j'ai travaillé pendant un mois dans une ferme pour avoir deux valises pleines de pommes de terre. Et j'étais très fière de moi, d'avoir travaillé dans un village dont mon arrière-grand-père avait été maire en 1870 et où il avait dû faire face aux Prussiens.

À cette époque on ne pouvait pas écrire de lettres. Il y avait des cartes imprimées où on cochant la réponse qui vous concernait telle que je suis malade, je vais bien, j'arrive, je reste, etc. Alors, il était difficile dans la zone occupée d'avertir ma grand-mère de mon retour à Paris. Pour rentrer à Paris par le train, le fermier m'a accompagnée à la gare de Chaumont en charrette avec mes deux valises de pommes de terre. On nous a annoncé qu'il fallait

monter dans un train militaire derrière la locomotive. Les personnes sur le quai ont hésité parce que tout le monde savait que c'était le wagon le plus dangereux ; souvent les Américains mitraillaient les locomotives et quelquefois ils mitraillaient le wagon derrière la locomotive. Il y avait beaucoup de monde sur le quai, mais, seulement deux personnes ont couru le risque, moi et quelqu'un d'autre que je ne connaissais pas. Donc, nous sommes rentrés à Paris, moi et cette autre personne, un homme qui était un peu plus âgé que moi. Nous nous sommes raconté des histoires amusantes et nous étions en train de rire quand un Allemand est venu vérifier ce que nous faisons. Alors, il a fait un geste, mettant l'index sur la tempe et le tournant, ce qui voulait dire, « Ils sont fous, ces deux-là ! » À mon arrivée à Paris, mes deux valises étaient très lourdes et je devais aller de la Gare de l'Est à la Gare du Nord. Un Allemand a proposé de m'aider et je n'ai pas osé refuser! Autrement, j'aurais eu des difficultés. Enfin, je suis rentrée très fière avec mes pommes de terre.

Comme il faisait très chaud l'automne 1942, je suis allée à la piscine municipale à Ermont. À ma grande surprise, il n'y avait que moi. J'étais en train de nager quand tout à coup trois hommes en maillot de bain, très grands, les cheveux blonds, les yeux bleus, sont descendus dans l'eau. C'étaient des Allemands. Ils se sont amusés à garder ma tête sous l'eau. J'ai failli mourir ce jour-là, mais j'ai survécu parce qu'ils sont partis subitement.

C'est à Paris en 1942 que j'ai vu l'étoile jaune et le mot « juif » pour la première fois de ma vie. J'avais une vingtaine d'années et jamais je n'avais été confrontée avec ce mot-là. Ce qui est encore surprenant, c'est que j'étais née à Paris dans le Marais et j'y avais fait mes études. Or, c'était un quartier où vivaient plus de personnes « israélites », comme nous disions à l'époque, que de personnes non-israélites. C'était un changement total parce que les Français croient à la laïcité. C'est-à-dire qu'on ne parlait pas de religion. Il était défendu d'en parler à l'école.

Les années ont passé sans pouvoir acheter de lait, de viande, etc., et aussi presque sans chauffage en hiver. Ma grand-mère et moi avons passé les hivers dans la cuisine où se trouvait une cuisinière mixte (gaz et charbon), malgré les restrictions de gaz. Comme ma grand-mère achetait toujours du charbon à l'avance pour le chauffage central avant de partir en été à la mer ou à la montagne, nous avons fait durer cette provision annuelle pendant quatre ans en brûlant le charbon dans la cuisinière pour le chauffage aussi bien que pour faire la cuisine. Il faisait si froid dans le reste de la maison et surtout dans les chambres que l'on pouvait voir la vapeur de son haleine. Quant aux étés, la chaleur était assez supportable en France en cette saison. En dépit de toutes ces difficultés, nous n'avons jamais perdu l'espoir que les Allemands seraient vaincus.

Le 6 juin 1944, une patriote a crié du milieu de la rue à Ermont que les Américains avaient débarqué. Donc, nous avons repris espoir. Cependant il y avait un manque de farine et les boulangers de la ville ne pouvaient plus faire de pain. Alors, les pompiers ont décidé d'aller dans la région pour se procurer de la farine. Ils ont rencontré des Allemands, qui les ont tués. Avant l'enterrement de ces pompiers, on a décidé de célébrer une messe dans l'église de la ville mais il y avait un manque de cercueils et on en a fabriqué hâtivement. Le sang coulait à travers le bois blanc des cercueils pendant la cérémonie, ce qui a beaucoup ému l'assistance !

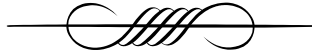
Quelques jours plus tard, ma grand-mère, une voisine, ses deux petites-filles et moi bavardions sur le trottoir devant la maison de ma grand-mère à Ermont quand nous avons vu un camion qui arrivait. Croyant que c'était un camion allié, nous avons fait des signes de bienvenue. En s'approchant de nous, les soldats du camion ont tiré avec leurs mitrailleuses dans notre direction. Heureusement, ils nous ont manquées ! Quelques heures plus tard, la Résistance a exécuté les soldats de ce camion.

Bientôt, on a pu savoir que les Alliés faisaient des progrès. Les Français se sont réjouis de l'aide des Alliés. La Libération de Paris a eu lieu le 25 août 1944. C'est le 8 mai 1945 que la guerre a pris fin.

Janine Pefley

¹ Les Allemands ont demandé que les stations-service reprennent leur service, car tout s'était arrêté pendant le chaos de l'exode.

Entrevue avec Janine Pefley



Q: Pourriez-vous raconter les 17 jours d'exode que vous et votre famille avez passés en juin 1940 ?

JP: Ma mère est allée chez la teinturière dans l'après-midi du 12 juin 1940. Celle-ci lui a demandé ce qu'elle comptait faire devant la menace allemande. Ma mère lui a répondu qu'elle voudrait partir mais qu'il n'y avait personne pour conduire la Viva IV de la famille. Il s'est trouvé qu'un client a entendu la conversation et a proposé de servir de chauffeur. Ma mère avait déjà promis à sa cousine germaine et à la voisine de celle-ci de les emmener. Il y avait aussi mon petit frère, qui avait cinq ans, ma grand-mère, ainsi que ma mère, moi et le chauffeur, donc nous étions sept dans la voiture. Nous avons quitté Paris presque sans argent, sans nourriture et sans boisson. La circulation sur les routes allant vers le sud était très lente, nous avons été bombardés par les Allemands à Châteaudun (Eure-et-Loir) et la traversée de la Loire s'est révélée dangereuse parce que l'armée française minait les ponts; de plus nous étions fréquemment à court d'essence qu'on trouvait très rarement. Nous avons dormi sur la paille dans différentes écoles qui se sont trouvées sur notre parcours. En ce qui concerne la nourriture, nous avons quémandé quelque chose à manger pour mon petit frère à des cultivateurs sur notre passage parce qu'il était impossible d'acheter quoi que ce soit, même de l'eau ordinaire, le reste de la famille est restée sans nourriture. Finalement, nous avons dû nous arrêter près de La Rochelle où un tambour¹ français a annoncé que les réfugiés devaient rentrer chez eux en achetant de l'essence vendue sous le contrôle allemand. Nous avons fait demi-tour sans plus tarder. Étant sans radio, sans journal, nous ignorions ce qui se passait dans toute la France. À notre retour à Paris, nous avons été soulagés de trouver la capitale sans trop de changements. Naturellement la vie a beaucoup changé par la suite à cause de l'Occupation.

Q: Pourquoi les soldats dans la piscine ne vous ont-ils pas noyée ? Pourriez-vous donner le contexte de cet événement ?

JP: Il faisait une chaleur horrible en 1942. J'ai donc décidé d'aller à la piscine municipale d'Ermont afin de me rafraîchir. Je suis passée par le guichet d'entrée sans difficulté. Une fois dans la piscine, j'ai été étonnée qu'il n'y ait personne d'autre que moi. Bientôt trois hommes sont entrés et se sont approchés de moi. Ils parlaient allemand et riaient. Ils ont décidé de me garder la tête sous l'eau. Je me suis débattue mais je perdais des forces. Finalement ils sont partis au moment où j'ai cru que j'allais mourir. Je n'ai rien dit à ma famille pour ne pas les inquiéter. Je ne suis pas retournée dans une piscine pendant 40 ans. Il y a dix ans, un de mes fils m'a invitée à voir une de mes arrière-petites-filles qui était la championne de natation de sa classe. Je me suis mise à trembler parce que j'étais dans une piscine. J'ai raconté la tragédie qui m'était arrivée 40 ans plus tôt. J'imagine que les trois soldats de la piscine ne m'ont pas tuée parce qu'ils agissaient pour s'amuser et non pas par violence. Ils riaient très fort et parlaient allemand, donc je ne pouvais pas les comprendre. Je n'ai pas compris pourquoi ils sont partis soudainement. Il est possible qu'ils aient craint la punition d'un supérieur.

Q: Pourriez-vous raconter l'annonce à la radio que « les carottes sont cuites » le jour-J 1944 ?

JP: Les Français ont deviné que le message de la BBC « Les carottes sont cuites » voulait dire que « nous sommes prêts à attaquer » le 6 juin 1944, et ainsi les prévenir du débarquement des Alliés. Un poème de Verlaine, « Chanson d'automne », récité à la radio, a donné le signal du débarquement: « Les sanglots longs / des violons de l'automne / blessent mon cœur / d'une langueur monotone... »

Q: Quel était le scandale des collaboratrices à Ermont ? Comment s'est-il déroulé ? Quels sont vos souvenirs de la Libération de Paris en août 1944 ?

JP: Dans la région d'Ermont où il y avait des Allemands à cause de l'hôpital qu'ils occupaient, quelques filles avaient choisi de les fréquenter. Nous les appelions des « collabos ». Comme représailles un groupe de patriotes a décidé de les punir. Quand Ermont a été libéré, on les a déshabillées, on les a peintes au minium, (peinture rouge pour préserver le fer), et on leur a tondu la tête. Je n'ai pas voulu assister à ce spectacle marquant la honte de la France. Quelques mois plus tard le 26 août 1944, mon beau-père et mon frère ont assisté à la cérémonie de la Libération de Paris, mais je n'y suis pas allée pour rester avec ma grand-mère. C'était une cérémonie dangereuse parce qu'il y avait des francs-tireurs sur les toits de la place de l'Hôtel de Ville. La Libération de l'Europe a eu lieu le 8 mai 1945.

Q: Comment se fait-il que vous soyez arrivée aux États-Unis? Quand? Pourquoi à Chicago? Est-ce que c'était à Highland Park où vous avez rencontré votre futur mari ?

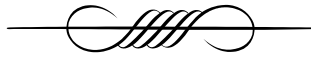
JP: Après la fin de la guerre en mai 1945, j'ai décidé de reprendre mes études d'anglais afin de l'enseigner à Paris. Je me suis rendu compte que je pouvais lire et écrire grâce à des études d'auteurs anglais tel que Shakespeare mais que ce n'était pas satisfaisant car je ne pouvais ni m'exprimer ni comprendre l'aspect oral de l'anglais. Alors j'ai fait un séjour en Angleterre chez ma correspondante dans la région de Stratford et ai commencé de travailler comme interprète chez Louis Vuitton et aux Galeries Lafayette à Paris. Une cliente qui travaillait à l'Ambassade d'Angleterre et que j'avais aidée avec son français est venue un matin pour m'informer qu'une Américaine cherchait une jeune fille française pour aider sa fille de dix ans à parler français. Je suis allée à l'Hôtel Ritz pendant l'heure du déjeuner pour voir cette personne qui m'a proposé un séjour d'un an aux États-Unis. C'était le 15 septembre 1949 et il fallait rendre la réponse sans tarder parce que cette dame repartait le lendemain aux États-Unis. Quatre jours plus tard, je recevais un billet d'avion aller-retour. Mon séjour à Highland Park, en banlieue nord de Chicago, a été très agréable et a changé complètement ma vie puisque je suis restée aux États-Unis et j'y ai enseigné le français pendant cinquante ans.

Après la Libération, il s'est trouvé qu'on ait demandé à un groupe de jeunes dont je faisais partie d'accueillir des soldats américains affectés à l'hôpital situé à peu de distance de chez ma grand-mère. Une amie de mon âge et moi avons invité un soldat chaque mois dans notre famille. L'un d'eux était de Zion, Illinois. Par coïncidence, la famille où j'étais au pair m'a demandé si je connaissais quelqu'un dans la région de Highland Park. J'ai mentionné Dean Cook de Zion, dont la fille était devenue ma correspondante en 1948. Mon hôtesse m'a mise en rapport par téléphone avec la famille Cook. Mme Cook m'a invitée à dîner le samedi suivant. Elle avait invité aussi un cousin qui était veuf, M. Pefley. Au cours de la conversation, j'ai mentionné que j'avais envie de voir la représentation de *Gone with the Wind*,² un film qui n'était pas arrivé à Paris à cause de l'Occupation, quand les films et les livres en anglais avait été interdits ou introuvables. On m'a dit que c'était un vieux film et que j'avais peu de chance de le voir. Quelques semaines plus tard, il s'est trouvé que c'était le 10^e anniversaire de ce film et qu'il passait à North Chicago. Quand M. Pefley m'a annoncé la bonne nouvelle, je lui ai donc demandé des renseignements pour aller voir le film et il s'est proposé de m'y emmener. Et c'est ainsi que mon avenir a été influencé par ce film et ce monsieur est devenu mon mari. Le mariage a eu lieu le mardi 6 juin 1950, anniversaire du débarquement.

¹ Un tambour est un employé du village qui annonce aux habitants les nouvelles à haute voix à l'aide d'un tambour, de la place principale du village.

² Ce film dont la version française s'appelle *Autant en emporte le vent* sortit en France le 20 mai 1950.
http://www.imdb.com/title/tt0031381/releaseinfo?ref_=tt_q1_9

Une Vie de famille assez normale au Maroc



Je viens de Casablanca au Maroc. C'est là où j'ai vécu pendant les années de guerre. Pendant mes jeunes années à l'école élémentaire et au lycée j'ai habité Fez et Casablanca, une grande ville cosmopolite sur la côte de l'Atlantique.

Nous avons une très bonne vie et je considère ma famille comme faisant partie de la haute bourgeoisie. Mon père était directeur d'une compagnie de matériaux de construction et nous habitions au-dessus du magasin. Il travaillait très dur parce qu'il avait beaucoup de responsabilités avec quatre enfants. Il avait aussi son père dans une maison avec une dame qui lui était dévouée et qui s'occupait de lui. Maman était un excellent professeur quand elle était jeune, mais après son mariage, elle ne travaillait plus. Nous vivions dans une famille très chaleureuse et nous étions très proches les uns des autres.

Nous avons deux ou trois bonnes qui nous aidaient à la maison, à faire le marché et à préparer les repas, à ranger la maison. Maman elle-même allait au marché presque tous les jours. Donc, on vivait très, très bien. On se voyait tous les jours et on prenait le repas principal de midi et du soir tous les jours ensemble. A la sortie de l'école élémentaire, on marchait avec nos amis jusqu'au rond-point où on bavardait un moment avant de se quitter pour rentrer chez soi. Nous sortions très souvent avec notre famille. Le samedi nous allions rendre visite à deux tantes de maman et nous allions très souvent dans les cafés pour regarder passer les gens. Nous marchions sur les grands boulevards en faisant du lèche-vitrine ou nous allions au cinéma. Nos grandes vacances se passaient à la montagne ou au bord de la mer mais nous avions quand même du travail de classe donné par nos parents. Nous allions à la plage avec notre tente pour y passer toute la journée, pour nager dans les grandes vagues et pour jouer au volley-ball avec nos amis. Quand mon père allait à la synagogue, très souvent il ramenait des gens qui venaient d'Europe. Il invitait souvent un Polonais réfugié d'Europe à partager notre dîner de Shabbat. On s'amusait bien, on était en famille, on avait une belle vie.

Puis, notre vie plutôt calme a commencé à changer pendant les années de guerre. Il y avait un peu plus d'antisémitisme et bientôt on a institué un quota de dix pour cent dans les écoles françaises pour les juifs qui voulaient que leurs filles aillent à l'école. Mon père a fait beaucoup de démarches pour que nous puissions aller au lycée de filles et il a réussi. Mais quand même, l'antisémitisme se montrait parce que, à ce moment, le Maréchal Pétain était au pouvoir. Celui-ci était du côté des Allemands: Il partageait les idées allemandes et a influencé les habitants du Maroc. On a commencé à sentir des gens qui étaient contre nous. Mais au Maroc, nous n'avons pas tellement souffert. C'est-à-dire que nous avons quand même de la nourriture. Quand la nourriture manquait, les gens achetaient les choses au marché noir parfois. Mais souvent, nous ne mangions de la viande ou du poulet qu'une fois par semaine. (Mon père et les adultes avaient la meilleure partie du poulet et les enfants étaient servis les derniers.) Le reste de la semaine, nous mangions beaucoup de salades et du poisson. Maman était très, très bonne cuisinière. Pour nous, elle était un cordon bleu.

A cette époque, j'étais très jeune. Donc, je ne me rendais pas très bien compte de la situation précaire. Mais quand même on sentait une peur dans la famille. Et on entendait les parents parler entre eux parce qu'ils ne voulaient pas nous inquiéter. Donc, on ne pouvait même pas poser de questions. Mais on ressentait la peur qu'il y avait dans le pays à ce moment-là.

En 1943, on nous a dit un jour que le lendemain les Allemands allaient atterrir à Casablanca et qu'ils allaient tous nous envoyer dans le *mellah* (le quartier juif). Il faut que j'explique un petit peu. En Algérie, les villes anciennes et les villes nouvelles sont ensemble. Puisque le Maréchal Lyautey¹ avait décidé de garder le caractère pittoresque des villes du Maroc, il avait fait construire une nouvelle ville à côté de la ville arabe. Donc, il y avait trois sortes de villes — il y avait la ville arabe, la *médina*; il y avait la ville juive, le *mellah*; et puis il y avait la ville nouvelle, qui était pour les Européens et les personnes aisées et nous, nous habitions dans la ville nouvelle. Et nous avions peur d'être envoyés quand même dans un endroit qui n'était pas à notre niveau. Donc, nous avions peur. Ma sœur et moi, nous avons décidé de voir ce qu'on pourrait emporter au cas où on devait déménager.

Mais le lendemain, à la radio, on a annoncé que les Américains étaient arrivés et qu'ils nous avaient libérés. Alors, c'était formidable! Les Américains sont venus avec les tanks, avec les camions. Ils nous jetaient des bonbons et des chocolats. Les gens chantaient, dansaient et faisaient le signe de la victoire dans la rue. C'était un moment très heureux pour tout le monde. Les Américains étaient là !

Les Américains avaient une base à Nouasseur, près de Casablanca, et pour le Shabbat, les juifs américains allaient à la synagogue. Mon père invitait quelques Américains à venir partager notre repas, ce qui lui donnait aussi l'occasion de pratiquer son anglais. Il a fait la connaissance d'un Américain avec qui il est devenu très ami. Cet Américain nous a envoyé un maillot pour ma sœur jumelle et moi, un maillot jaune à deux pièces que nous avons mis pendant des années, et il a apporté des bas à maman.

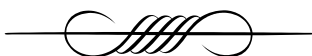
Pendant que le régime de Vichy était au pouvoir, nous avons eu de la chance car le sultan, Mohammed V, a protégé les juifs du royaume et il a refusé de donner à Vichy la liste des familles juives du Maroc.

Ainsi avons-nous passé la fin de la guerre. Vraiment comparé à l'Europe, nous n'avons pas beaucoup souffert. Peut-être un peu moins de nourriture, mais c'est tout. On n'a pas été déporté, on n'a pas perdu notre place ou notre travail. Il y avait de l'antisémitisme, mais quand même on s'est bien débrouillé.

Claire Stern

¹ Le Maréchal Hubert Lyautey était le premier résident général du protectorat français au Maroc et avec le sultan, il gouvernait le pays. Le Maroc était un protectorat de la France entre 1912 et 1956.
http://en.wikipedia.org/wiki/Hubert_Lyautey

Entrevue avec Claire Stern



Q: Y avait-il de l'antisémitisme au lycée français au Maroc ? Si oui, comment s'est-il manifesté ?

CS: Il y avait de l'antisémitisme pendant le régime de Vichy et du Maréchal Pétain. Seulement dix pour cent d'étudiants juifs étaient acceptés dans le lycée français. Nous ressentions un sentiment antisémite à l'école d'après certaines remarques faites par certains élèves.

Q: Comment la vie familiale a-t-elle changé pendant la guerre ?

CS: Notre vie familiale n'a vraiment pas changé à part la peur de s'exprimer et les rations de nourriture. On se méfiait de tout. La joie d'être sauvés par les Américains a apporté à notre famille des expériences nouvelles et a ouvert un monde nouveau puisque j'ai gagné une bourse d'un an qui a changé ma vie et m'a donné les aventures dont j'avais besoin.

Q: Que pensez-vous du film Casablanca, sorti en novembre 1942 à New York ?

CS: D'abord, je n'ai vraiment pas connu la valeur de ce film que quand je suis venue aux États-Unis comme étudiante. Dès qu'on savait d'où je venais on m'en parlait. Je ne me rappelle pas si j'ai vu le film à Casablanca. Cependant, nous aimions la musique de Louis Armstrong. Je ne connais personne qui n'ait vu ce film au moins une fois.

Q: Comment se fait-il que vous soyez arrivée aux États-Unis? Quand? Pourquoi à Chicago ?

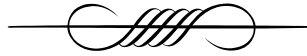
CS: C'est une longue histoire qui a changé ma vie. Un professeur m'avait dit que le JDC (American Jewish Joint Distribution Committee), une organisation juive qui était là pour améliorer les conditions de vie après la guerre, offrait une bourse d'un an à l'université et que je devrais aller faire une demande. Après avoir parlé à mes parents, j'ai décidé d'aller à l'interview. On m'a donné la bourse avec la promesse de perfectionner mon anglais. Ce n'était pas une décision facile à prendre car nous étions si protégés chez nous, mais grâce à ma mère, qui a reconnu la valeur d'aller à l'aventure, j'ai pu accepter la bourse. Je suis allée aux États-Unis via Paris et New York et j'ai suivi un cours intensif d'anglais à Milwaukee. On m'a installée dans une grande maison convertie en dortoir pour étudiants, près de l'université. Je devais apprendre les méthodes américaines d'éducation à l'University of Wisconsin et les implanter dans les écoles de Casablanca.

Le National Council of Jewish Women, qui m'a donné la bourse, s'est très bien occupé de moi. Ils me demandaient de faire des discours dans leur organisation et Madame Ruth Pinko m'aidait avec mon anglais quand je devais donner des conférences. J'étais toujours la bienvenue chez elle et je faisais partie de sa famille. C'est elle qui m'a présentée à un beau jeune homme, Burt, qui est, par la suite, devenu mon mari. Je suis retournée au Maroc après un an et j'ai correspondu pendant deux ans avec Burt, qui est finalement venu au Maroc pour se marier (nos sentiments d'amour n'avaient pas changé). Nous nous sommes mariés à Casablanca et après plusieurs démarches au consulat, nous sommes revenus à Milwaukee.

Nous sommes à Chicago à cause du changement de travail de mon mari qui travaillait pour une revue *Die Casting Engineer* et la compagnie s'est installée à Chicago. *The rest is history.* (Tout le monde connaît la suite.)

Ma Normandie¹

Je me souviens ...



1939

J'ai six ans, deux frères (Jean-Claude, quatre ans, et Jacques, un an). Mes parents habitent à Aunay-sur-Odon, un petit chef-lieu de canton d'environ deux mille habitants, où je suis né. Ils louent et exploitent une petite ferme typique du bocage normand : six vaches, un cheval, quelques porcs, poules, canards, oies, dindons, lapins et Dragon, notre gros chien de ferme, sur lequel Papa me fait faire du cheval. Comme elle est belle, ma Normandie, au mois de mai avec tous ses pommiers en fleurs !

D'habitude, mon papa m'emmène souvent aux champs avec lui. J'aime beaucoup ça, mais depuis quelque temps, je ne vois plus papa que pendant les week-ends. Il a été mobilisé dans l'armée, mais ayant déjà trois enfants et ma maman étant enceinte d'un quatrième, il a été affecté près de chez nous, dans un entrepôt de munitions.

mai 1940

Depuis l'année dernière, j'ai déjà entendu parler de guerre. Pour moi, cependant, la guerre ne commence qu'en ce jour fatidique de mai 1940, lorsque maman et ma grand-mère me disent « Tu sais, Roland, ton papa, il est « mort pour la France ». (J'apprendrai plus tard qu'il avait été tué accidentellement au cours d'un exercice de tir à balles réelles.) Dès lors, tout va se précipiter et changer complètement dans notre vie. Maman accouche d'une petite fille, Jacqueline, en juin, et se retrouve seule, veuve et mère de quatre enfants en bas âge. Elle a 31 ans, perd la ferme et doit aller travailler dans « celles des autres ».

juillet 1940

Un jour je vois apparaître le long des routes des soldats en uniforme kaki. Ils jettent progressivement leurs armes et uniformes dans les fossés pour essayer de s'enfuir plus vite et éviter d'être fait prisonniers. C'est l'armée française en déroute. Bientôt d'autres uniformes font leur apparition mais ceux-là sont gris-vert. C'est l'armée allemande victorieuse.

1940-1944

L'Occupation commence donc en 1940. (Elle va durer jusqu'en 1944.) Mon frère Jean-Claude et moi nous allons vivre chez grand-mère, qui habite à Caen, la ville la plus proche de chez maman, à environ 20 km, vingt kilomètres que maman fera en vélo deux ou trois fois par mois pour nous apporter « à manger » de la campagne, car maintenant les restrictions se généralisent pour les produits de consommation. Je revois pêle-mêle les tickets d'alimentation, le pain gris et dur, le café de chicorée, la saccharine, le faux chocolat, les topinambours, (qui remplacent les pommes de terre), les petits gâteaux vitaminés distribués à l'école où nous n'allons que le matin, comme la moitié des enfants d'âge scolaire, l'autre moitié y va l'après-midi afin de limiter le nombre de victimes au cas où l'école serait bombardée.

J'entends encore le bruit des bottes des soldats allemands qui défilent dans la rue, au pas de l'oie et en chantant. J'entends encore aussi le hurlement des sirènes qui annoncent un bombardement possible de notre région, car depuis 1943, les raids aériens sur Caen et la Normandie s'intensifient. Si on est à l'école, la maîtresse nous fait descendre dans les abris quand la sirène hurle au moins quatre ou cinq fois. Sinon, on s'accroupit sous les pupitres. Si on est à la maison on se met sous les escaliers (Ils ont la réputation de mieux résister aux bombes.) et on prie, on prie, on prie. Lorsque les vagues successives de forteresses volantes ne font que nous survoler en route vers d'autres cibles et que

l'alerte est terminée, mon frère, Jean-Claude, et moi, nous nous amusons à jouer à « la petite guerre » en prétendant tirer sur ces gros bombardiers avec des manches à balai, en guise de mitrailleuses anti-aériennes.

avril 1944

Comme nous habitons à côté de la gare SNCF² de Caen et que les gares sont une des cibles préférées des avions alliés, nous devons être évacués et allons rejoindre maman dans la ferme d'un cousin, près d'Aunay-sur-Odon.

6 juin 1944

C'est dans cette ferme que nous sommes donc quand, dans la nuit du 5 au 6, on voit, au loin, vers la côte à 25 km environ, des lueurs blanches et rouges, qui illuminent le ciel comme si on était en plein jour. On entend aussi un grondement terrible et d'énormes explosions. Ce sont les forteresses volantes de l'aviation américaine qui pilonnent les fortifications du « mur de l'Atlantique »³, érigé par les Allemands. Dans ma tête de gamin, c'est comme un incroyable feu d'artifice, « le Débarquement » et « la Libération » viennent de commencer. Aunay-sur-Odon est pratiquement rayé de la carte: il vient d'être bombardé par erreur par les Alliés et détruit à 90 pour cent. La cible était une batterie de canons allemands perchée sur une colline et qui pouvait tirer sur l'Angleterre. (Après la guerre, Aunay-sur-Odon est la première petite ville à être complètement reconstruite.)

Encore une fois, comme en 1940, tout s'enchaîne très vite. Les Alliés avancent, les Allemands reculent, nous sommes au milieu. La ferme est réquisitionnée et transformée en hôpital militaire de campagne et occupée par un bataillon médical allemand. Nous, les civils, devons aller nous réfugier dans une grande tranchée, au fond d'un verger de pommiers. Là-bas, en haut, à la ferme, la salle à manger est devenue bloc opératoire, l'écurie, entrepôt d'équipement médical ; une des granges est transformée en morgue et un coin du jardin potager devient cimetière provisoire. Pour la première fois de ma vie, je vois et sens la mort.

juillet-août 1944

Le front se rapproche de plus en plus. Je remarque que les soldats allemands jusqu'ici, vieux vétérans de la campagne de Russie, pour la plupart, et qui se reposent en Normandie, sont maintenant remplacés par les jeunes SS⁴ issus des « jeunesses hitlériennes ». Certains sont à peine plus âgés que moi: ils ont 15, 16, 17 ans. Surtout, ils semblent plutôt nerveux et ils ont « la gâchette facile », nous disent les grandes personnes. Il ne faut pas les provoquer. En effet, Jean-Claude et moi nous en faisons l'expérience. Ayant remarqué que les Allemands entreposent leur ravitaillement dans une des étables de la ferme, nous décidons, un soir, d'aller leur voler un peu de nourriture, et spécifiquement, une sorte de fromage en crème, contenu dans des tubes, qui ressemblent à des tubes de pâte dentifrice. Nous connaissons bien l'étable et elle ne nous semble pas surveillée. Nous y pénétrons donc en essayant de ne pas faire de bruit. Mais, bien sûr, on en fait et on entend un soldat crier « Halte ! » en allemand. Nous sortons précipitamment de l'étable et courons aussi vite que possible vers notre tranchée au fond du verger. C'est alors que le soldat tire un coup de fusil au hasard dans notre direction et qu'une balle m'érafle à la cuisse droite. Comme cette légère blessure saigne quand même un peu, en rentrant à la tranchée, nous mentons et disons à maman que je me suis écorché traversant une clôture de fils barbelés. (Aujourd'hui, à l'âge de 81 ans, j'ai encore une petite cicatrice-souvenir à la cuisse droite.)

Nous sommes à nouveau obligés d'évacuer. Notre famille, une vingtaine de personnes, a droit à deux chevaux et deux charrettes pour les vieillards et tout petits enfants. Mon frère, Jean Claude, et moi, nous nous relayons pour tirer une petite remorque où notre petite sœur Jacqueline et notre petit frère Jacques sont assis. Nous formons un convoi de réfugiés avec les autres habitants du village et ainsi commencent plusieurs jours d'errance sur les chemins du bocage, jours de peine et de peur. Il faut fuir ; on marche beaucoup, de village en village, nous cherchons abris de ferme en ferme. Je m'endors dans une ferme inconnue et je me réveille sous des pommiers et sous un autre bombardement. Nos charrettes, comme toutes celles des réfugiés, sont couvertes d'un grand drap blanc pour que l'aviation alliée, qui semble bombarder et mitrailler constamment, ne nous confonde pas avec les convois militaires allemands. Bientôt, cependant, ces convois se mélangent aux convois de réfugiés et nous devons souvent sauter dans les fossés ou nous abriter sous les charrettes pour nous protéger contre les attaques aériennes incessantes.

Un jour nous nous retrouvons dans une ferme où les Allemands campent aussi. Soudainement, ils s'enfuient emportant un cochon. Le front continue à se rapprocher. Nous reprenons donc la route et très bientôt nous rencontrons une interminable colonne de véhicules militaires dont les chauffeurs sont de grands hommes noirs. Je n'ai jamais vu de noirs avant. C'est l'armée américaine et à nouveau, comme en 1940 les uniformes changent de couleur : cette fois les vert-de-gris allemands sont remplacés par les kakis américains. Je revois clairement dans ma mémoire la grande joie des adultes, une joie qui m'échappe un peu. Cette première rencontre avec « nos libérateurs » marque, pour nous, la fin de l'errance et le début du retour.

mi-août 1944

Oui, je me souviens des odeurs sur le chemin du retour. Un mélange de brûlé, de poudre d'obus, de gaz, d'essence, de poussière et de ... cigarettes blondes,⁵ mais surtout, je me souviens de cette odeur de mort qui flotte partout dans l'air, le long des routes, dans les prés et les chemins de terre. Partout, il y a des vaches normandes, victimes elles aussi, des violents combats qui ont sévi dans cette région du bocage. La plupart gisent sur le dos, les quatre pattes en l'air, gonflées sous le soleil ardent du mois d'août : elles pourrissent en regardant le ciel. L'odeur de putréfaction est si intense qu'on doit se couvrir le nez d'un mouchoir imbibé d'éther quand on passe près des cadavres d'animaux en décomposition. La route et les champs sont aussi jonchés d'autres cadavres, ceux des tanks, jeeps, camions et autres matériels militaires, détruits au cours des récents combats.

On doit faire attention à ne pas s'aventurer dans les champs truffés de mines et de munitions qui ne demandent qu'à exploser avec les résultats qu'on peut imaginer. Notre retour est ralenti par la mauvaise condition des routes, criblées de cratères de bombes et d'obus qu'il faut contourner pour avancer. Il faut aussi laisser passer les impressionnants convois de troupes alliées qui, maintenant, se dirigent vers Paris. Les GI qui passent nous lancent des bonbons, du « vrai » chocolat, des rations, des boîtes de conserves et quelque chose qui ne veut pas disparaître quand on le mâche, du « chewing-gum ».

fin août 1944

Nous venons enfin de rentrer à la ferme que nous avons quittée environ un mois auparavant pour prendre la route de l'exode. Heureusement, la ferme n'est pas totalement détruite, mais comme la majorité des bâtiments et habitations du bocage normand, elle est durement sinistrée, toitures défoncées, murs troués par les obus, écurie brûlée, matériel agricole détruit, bétail décimé; vaisselle, linge, meubles, photos de famille et documents officiels sont éparpillés dans la cour et les champs. On commence à récupérer ce qui est récupérable, par exemple, les grandes portes d'armoires normandes que les soldats ont utilisées pour couvrir leurs tranchées individuelles.

Le petit cimetière improvisé dans un coin du jardin l'occupe presque entièrement maintenant. En attendant que les réparations soient faites, nous vivons tous, plutôt serrés dans les quelques pièces habitables. Ma guerre est terminée, la guerre, elle, finira en 1945. Plus tard, je me rendrai compte qu'elle a été pour moi une initiation brutale à la vie et à la mort. Je me souviens... je n'oublie pas.

Roland DuBosq

¹ *Ma Normandie*, écrit par Frédéric Bérat en 1836, est reconnue de façon non officielle comme le chant régional de la Normandie.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ma_Normandie

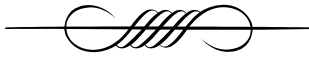
² SNCF: Société nationale des chemins de fer français

³ Le mur de l'Atlantique se réfère à un système de fortifications côtières construit par l'Allemagne nazie le long de la côte occidentale de l'Europe pour empêcher l'invasion du continent par les Alliés depuis l'Angleterre.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Mur_de_l%27Atlantique

⁴ SS: *Waffen-SS*, « armée de l'escadron de protection », la branche militaire de la *Schutzstaffel* (SS)
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Waffen-SS>

⁵ Les soldats américains fument des cigarettes de tabac blond, considérées comme un luxe par les Français, qui fument des Gauloises et des Gitanes, des cigarettes de tabac brun.

À la mémoire de trois destins tragiques



J'ai passé toutes les années de guerre à Paris et j'ai connu l'Occupation, la Libération, l'arrivée des Américains, c'est-à-dire une époque où la vie était difficile et précaire mais aussi ordinaire. On pourrait donc évoquer l'anecdotique (les chaussures à semelle de bois, les tickets d'alimentation, les alertes, les J3¹ et les zazous², l'orge grillée en guise de café) ou le défi des intellectuels (films, pièces de théâtre à l'esprit subversif, existentialisme) mais j'ai choisi d'évoquer trois destins tragiques.

Un couple ami de mes parents, sans vocation d'héroïsme mais patriote, a rejoint la Résistance. Un jour, ils avaient rendez-vous avec leur groupe d'action mais pris par une alerte dans le métro, qui s'arrêtait pendant les alertes, ils arrivent en retard au rendez-vous. C'est pour apercevoir leur groupe sortant de l'immeuble escorté par la Gestapo. Comprenant qu'ils avaient été trahis, nos amis, morts de peur, ont réussi à quitter Paris pour Londres où la femme a trouvé la mort dans un bombardement de V2. Elle s'appelait **Julia Bertrand**.

Mon cousin **Clément Roche**, brillant interne de médecine, 22 ans, élève du célèbre professeur Mondor,³ a lui aussi choisi la Résistance. Un mois avant la Libération de Paris, il transportait des armes pour les FF1 (la Résistance à Paris) avec deux autres étudiants. Ils sont tombés en panne d'essence sur une petite route paisible des environs de Paris. Les Allemands sont arrivés (peu de voitures circulaient alors), ont fouillé la voiture et trouvé les armes. Ils ont fusillé les trois jeunes gens sur le bord de la route mais ils ont épargné la jeune fille qui était avec eux et a raconté la terrible scène.

En 1942 quand la guerre a commencé sur le front russe, les choses ont pris une tournure plus menaçante. Un jour dans mon lycée Janson de Sailly, notre professeur a demandé pendant les cours, « Qui parmi vous est juive dans cette classe ? » Quatre ou cinq jeunes filles ont levé la main. « Venez dans la salle des professeurs, voulez-vous bien ? Nous avons à vous parler. » Ce que nos professeurs avaient organisé, c'était d'envoyer toutes ces élèves et leurs familles en province chez des grand-mères, des cousins, des amis, dans des maisons de campagne, dans des villages loin de la guerre. Toutes ont accepté, sauf une famille d'origine polonaise, arrivée en France peu avant la guerre, donc un peu méfiante, qui a refusé de quitter Paris et de se séparer de ses enfants. Un mois après, la famille a été arrêtée et déportée. C'est la seule jeune fille qui est morte en déportation dans notre lycée. Elle était douce et intelligente. Elle avait 14 ans et s'appelait **Louise Pikowski**.

Monique Whiting

Post scriptum

Par ailleurs la vie continuait pour d'autres qui ont réussi à déjouer le destin ou simplement ont eu de la chance. Dans l'immeuble où nous habitons, dans un quartier bourgeois, un monsieur juif, **Armand Pierhal**, qui était écrivain et critique d'art habitait dans l'appartement au dessous de chez nous. Il a passé toute la guerre tranquillement chez lui. La seule précaution qu'il prenait, c'est qu'il ne prenait jamais le métro : il prenait des taxis ou se déplaçait à pied dans Paris. Il avait peur d'être pris dans une rafle. C'était le danger, car quand il y avait un attentat contre les Allemands, ils raffaient des gens comme ça au hasard dans la rue et puis, ils les envoyaient dans un camp de concentration, en général dix personnes pour un Allemand attaqué.

¹ Les J3, c'était la catégorie des tickets de rationnements pour les jeunes de 13 à 21 ans et par extension, désignait la jeunesse.
<http://www.nithart.com/fr39-45.htm>

² Les zazous, c'était des jeunes avec des cheveux longs, qui portaient des chaussures à semelle de crêpe et écoutaient du jazz.
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Zazou>

³ Henri Mondor (1885-1962) était médecin français, chirurgien et historien de la littérature. Il fut élu à quatre académies: Académie de Chirurgie, Académie nationale de médecine, Académie française et Académie des sciences.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Mondor

Entre la zone libre et la zone occupée en France



Je suis née en France à Blanzay, département de la Saône et Loire, en 1934. J'avais donc cinq ans lorsque la guerre a commencé.

Notre village avait été très tôt occupé par les troupes allemandes et donc, mes sœurs et moi avons été envoyées en pension à Notre Dame des Anges à Dijon, une ville en zone libre. Les religieuses de l'école savaient où acheter de quoi nous nourrir, ce qui était fort important !

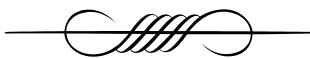
Mes souvenirs de l'Occupation sont certainement assez vagues. Je me souviens cependant que lorsque nous venions en vacances dans le village, les soldats allemands nous donnaient à nous, les enfants, des bonbons qu'ils achetaient à l'épicerie du coin et que nos parents nous défendaient de les accepter et les manger. Mes sœurs et moi n'avons pas obéi à leurs ordres, comme vous pouvez l'imaginer !

Je me souviens aussi et toujours vaguement de la Libération et des soldats américains qui nous donnaient des choses bien étranges, par exemple, du chewing-gum (!), et aussi des bonbons achetés à cette même épicerie.

Et un autre souvenir — Mon père était notaire et nous avions une très jolie maison avec un grand verger plein de fleurs et d'arbres fruitiers. Les fleurs ont disparu pendant la guerre et papa a planté du tabac et maman, des légumes, des pommes de terre, des rutabagas! Voilà donc en quelques mots mes souvenirs d'enfant d'une guerre qui a été fort dure pour beaucoup.

Chantal (Roy) Shapiro

Une Enfance au « Home front » de l'Amérique

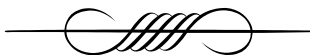


Un de mes premiers souvenirs d'enfance est la première et la dernière fois où j'ai entendu jurer mon père, qui détestait la vulgarité. J'avais cinq ans et on venait d'entendre à notre poste de radio la nouvelle de l'attaque des Japonais contre Pearl Harbor le 7 décembre 1941. Mais pour les gosses américains de mon âge la guerre était une espèce de grand jeu. Mon père bricoleur avait même fabriqué des fusils en bois pour moi et mes copains. Bien sûr, un règlement strict limitait le nombre de fois où chacun de nous pouvait jouer au soldat américain. On devait tous prendre notre tour pour être nazi ou japonais. On adorait les émissions de radio et les films dont le sujet était le plus souvent les aventures héroïques de nos soldats et marins. Je savais que mes oncles étaient parmi eux, mais ce n'était que bien plus tard que j'ai compris ce qu'ils avaient subi.

Comme dans d'autres pays, on avait le rationnement, mais je ne me souviens pas d'avoir manqué de grand-chose. Pour suppléer aux vivres disponibles au marché, on encourageait tout le monde à planter des jardins potagers dans son "backyard" (arrière-cour). On les appelait des « Jardins de la victoire ». Et pour les gosses, notre devoir patriotique était d'éviter le gaspillage en mangeant tout ce qu'il y avait dans nos assiettes. C'est ainsi qu'on devenait membre du « Clean Plate Club » (Club des assiettes propres) dont l'emblème était un jeune garçon qui plongeait une immense fourchette dans les fesses d'Hitler !

William Shapiro

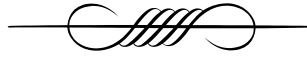
Les Souvenirs du jour J de mon mari



Mon mari James H. Jahant (qui est décédé en 2006) était sur le LST (Landing Ship Tank) 500 le jour J, le 6 juin 1944. Il était enseigne et a été promu lieutenant junior en août 1944. Il était chargé de six péniches de débarquement à bord du LST 500, qui est allé à Utah Beach. Il y avait beaucoup moins de victimes à Utah Beach qu'à Omaha Beach, l'autre plage du secteur américain, parce que les Allemands pensaient que le terrain d'Utah Beach était peu propice à une invasion en raison de ses marécages. J'ai parlé avec Jim de ses expériences à bord du LST 500, mais il n'a pas dit grand-chose. Cependant, j'ai réussi à faire pour lui un album de ses souvenirs, ce qui a éveillé en lui d'autres réminiscences. Il croyait que le LST 500 n'avait pas fait partie de la première vague, mais il se souvenait d'avoir été là le jour du 6 juin 1944. Il se souvenait aussi des nombreux allers-retours entre l'Angleterre et la France pour ramener des soldats et des prisonniers de guerre blessés en Angleterre et pour repartir en France avec encore plus de soldats et de cargaison.

Jo-Ann Jahant

Le Danemark sous l'Occupation



Bien que j'aie passé mon enfance dans un pays occupé par les Allemands pendant la deuxième guerre mondiale, j'ai eu une enfance très normale et ne me suis pas rendu compte que les conditions étaient peu désirables. J'avais six ans en avril 1940 quand le Danemark a été envahi ; c'est un petit pays, difficile à défendre et, par conséquent, il y a eu peu de luttes et peu d'émeutes et le gouvernement a accepté la situation et, avec hésitation, a coopéré avec les forces allemandes. Bien entendu, je ne savais rien de ces circonstances car des événements beaucoup plus importants sont arrivés dans ma vie à ce moment-là : j'ai commencé à aller à l'école et une nouvelle sœur est née.

Presque tout était rationné pendant la guerre et plusieurs années après : beaucoup de produits alimentaires, ainsi que les vêtements, les chaussures, le gaz, l'électricité, mais il y avait toujours assez à manger et nous, les enfants, n'avons pas remarqué les disettes — on croyait que tout était normal.

Je me souviens de raids aériens bien que le Danemark n'en ait pas souvent été la cible, mais chaque fois que les avions anglais survolaient le pays en route vers l'Allemagne, nous devions nous lever (c'était presque toujours pendant la nuit) pour nous rendre au sous-sol où un lit était prêt pour nous. Les fenêtres étaient couvertes de sacs de sable, mais je ne me rappelle pas avoir eu peur. Notre maison était située pas loin de l'aéroport de Copenhague et on entendait toujours, pendant les raids, les coups de feu d'artillerie et on voyait la lumière des phares anti-aériens balayer le ciel, recherchant les avions qui survolaient le pays.

Parfois, j'observais des groupes de soldats allemands marcher dans la rue avec une précision militaire en chantant des chansons de marche. J'en étais très impressionnée et je trouvais cela attrayant, peut-être parce qu'ils chantaient vraiment très bien.

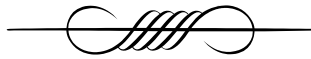
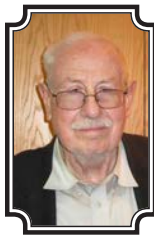
Pendant l'Occupation, le mouvement de résistance s'est formé et après le débarquement en Normandie, il est devenu encore plus actif. Vers la fin de juin 1944, il y a eu une grève générale suite à l'exécution d'un nombre de saboteurs. Comme résultat, tout s'est arrêté — pas de transport public, pas d'eau, pas de gaz, pas d'électricité — et les magasins d'alimentation étaient vides. Nous habitions près de la campagne et mon père a accompagné ma sœur et moi à vélo pour chercher des légumes et des fraises chez les fermiers. Sans eau pour les toilettes nous avons dû creuser un trou dans le jardin, derrière les buissons, pour servir de toilettes pendant la courte durée de la grève. Nous, les enfants, avons trouvé la situation très étrange, mais intéressante. Mais dans la ville, il y a eu des batailles avec les Allemands, qui ont proféré des menaces sévères. Après quelques jours de négociations, tout est rentré dans l'ordre. La raison pour laquelle les Allemands ont voulu négocier, c'est qu'ils dépendaient de produits alimentaires danois. Plus tard, cependant, la police danoise a été dissoute par les Allemands et les policiers qui n'avaient pas réussi à se sauver ont été envoyés dans des camps de concentration.

La BBC était très importante pendant l'Occupation ; naturellement il était défendu de l'écouter, mais tout le monde l'a fait. Je me souviens de longues listes de noms : salutations à telle ou telle personne. Je n'ai su que plus tard que c'était des messages en code pour la Résistance. Il y avait aussi de petits journaux illégaux polycopiés et distribués pour révéler la vérité, étant donné que la presse et la radio étaient sous le contrôle des Allemands.

Le soir du 4 mai 1945 nous écoutions la BBC quand le speaker a fait une pause et puis a continué d'une voix très émue, disant que les forces allemandes au Danemark et aux Pays-Bas allaient capituler le lendemain. Tout le monde a ôté les rideaux noirs, mis des bougies allumées aux fenêtres et est sorti pour partager sa joie avec ses voisins. Pendant les jours suivants, les Anglais sont arrivés sous le commandement de Montgomery, leurs jeeps décorées de fleurs qu'on leur avait jetées. Plus tard j'ai compris que l'Occupation avait été beaucoup plus dure et destructrice que je ne croyais. Tout de même, je sais que mon enfance n'a pas été gâchée par la guerre.

Birgit Werth

Mon Évacuation en Angleterre par *Kindertransport*¹



Je suis né en Autriche en 1929, d'un père israélite et d'une mère née catholique. Après l'Anschluss², la situation pour ma famille a changé. Mes parents ont quitté leur appartement au centre ville de Vienne pendant l'été 1938 pour s'installer dans un quartier populaire au faubourg, dans la maison qui appartenait à la famille de ma mère. En automne 1938, apparemment sur les ordres de la Gestapo, mon père a été faussement accusé d'avoir passé en contrebande de l'argent ou des titres en Tchécoslovaquie, alors encore indépendante, et a été emprisonné. Il n'y a pas eu de procès, mais après quelques semaines, il a été libéré, à condition de quitter le Troisième Reich. (Tout cela je l'ai appris beaucoup plus tard, après mon arrivée en Angleterre.) Mon père s'est exilé en Angleterre en mars 1939 et y a habité chez un cousin, qui a subvenu à ses besoins, parce que mon père, étant étranger, n'avait pas de permis de travail.

En Autriche, les enfants juifs ont été renvoyés des écoles publiques et placés dans d'autres établissements scolaires, mais moi, j'ai pu rester dans mon école publique à Vienne parce que ma mère était aryenne. Alors, je suis allé à cette école jusqu'à la fin de l'année scolaire. Pendant l'année 1938-1939, lorsque nous étions chez ma grand-mère maternelle et ma tante en proche banlieue, je suis allé à une école publique dans le quartier. Je me rappelle que mes nouveaux camarades de classe se moquaient de mon accent et de mon choix de vocabulaire, considérés prétentieux. Par exemple, je disais porte-monnaie au lieu de Börse pour indiquer le petit étui où l'on met l'argent de poche.

Mon père s'inquiétait de l'endoctrinement antisémite dans les écoles publiques en Autriche et voulait m'offrir une autre expérience scolaire. De plus, les pogroms de la Nuit de Cristal, *Kristallnacht*,³ ont déclenché des efforts par les Anglais pour sauver des enfants juifs. Alors, mon père, de son côté en Angleterre, et ma mère, qui a passé toute la guerre en Autriche, se sont mis à faire les démarches nécessaires pour me faire évacuer de Vienne. Je me rappelle une occasion où ma mère m'avait déposé à un *konditori* (une pâtisserie) pendant qu'elle cherchait des documents à la mairie. Elle avait demandé aux serveurs de me donner autant de pâtisseries qu'il fallait pour me contenter avant son retour. Quand j'en avais suffisamment mangé et qu'elle n'était toujours pas de retour, j'ai commencé à m'inquiéter. Les serveurs ont essayé de me calmer en m'assurant que ma mère reviendrait. Finalement, elle est revenue et m'a offert encore des pâtisseries ! Cette période a dû être difficile pour ma mère, car bien après, j'ai trouvé deux lettres que ma mère avait écrites à mon père où elle parlait de sa réticence à me laisser partir.

En juillet 1939 j'ai suivi mon père à Londres, par *Kindertransport*. De Vienne, j'ai pris le train pour Hoek van Holland, un port sur la mer du Nord, près de Rotterdam. Puis, de là j'ai pris le ferry allant à Harwich avant de prendre deux trains pour arriver enfin à Londres. En Angleterre, je me suis installé chez un prêtre anglican à South Shields, près de Newcastle, mais j'ai dû partir après quelques mois à cause du sentiment antiallemand dans cette région parmi ceux qui travaillaient dans la marine marchande et les mines de charbon.

En été 1940, mon père s'est embarqué pour les États-Unis, où finalement, il s'est établi à Omaha, dans le Nebraska, où il a vécu jusqu'à sa mort en 1976. Après le départ de Londres de mon père, on m'a envoyé vivre chez un prêtre anglican, le révérend Harry Clothier, qui est devenu mon grand bienfaiteur. Il était pasteur d'un petit village, Aspley Guise, dans le comté de Bedfordshire. Avec sa femme et deux jeunes enfants, il habitait dans une grande maison où j'avais ma propre chambre. Quand j'y suis arrivé et aussi pendant toute la guerre, je crois, dans tous les villages dans les environs, dans presque chaque maison, il y avait des fonctionnaires cantonnés chez les habitants de l'endroit. Chez les Clothier il y en avait au moins trois. On les appelait les « Foreign Office People », c'est-à-dire, les gens du Ministère des Affaires étrangères. Ils travaillaient dans la ville de Bletchley, située à peut-être dix kilomètres d'Aspley Guise, dans une maison réquisitionnée, appelée « Bletchley Park ». Personne ne savait ce qu'ils y faisaient sauf que leur travail était très « hush-hush », très secret. Beaucoup plus tard, j'ai appris que pendant la guerre Bletchley Park était le grand centre de décryptage des secrets militaires allemands sans lequel la guerre contre l'Allemagne aurait été beaucoup plus difficile à gagner. Après la guerre, Bletchley Park est devenu célèbre.

Jusqu'à la fin de 1941, j'ai été scolarisé dans une petite école dans le village d'Aspley Guise. A partir de janvier 1942, je suis devenu élève à Bedford Modern School, un lycée situé dans Bedford, capitale du comté. En 1942, cette ville (de 80.000 habitants aujourd'hui), était certainement moins grande, mais elle n'était pas rurale. Au début, je me rendais d'Aspley Guise à Bedford chaque jour par le train, mais quand j'ai eu 13 ans, j'habitais chez une dame dans sa maison privée à Bedford avec deux garçons évacués de Londres. Bedford n'a pas beaucoup souffert des bombardements pendant la guerre, mais je me rappelle un bombardement pendant lequel la dame qui s'occupait de nous nous a dit de nous asseoir sous l'escalier, l'endroit le plus en sécurité dans la maison. Après m'être assis, j'ai été saisi de crainte. Un moment plus tôt, nous regardions par la fenêtre et c'était très excitant, mais en me trouvant assis dans cet endroit, j'ai eu vraiment peur. Il y a eu un genre de sifflement comme une bombe, mais qui a dû être tout autre chose, parce qu'il n'y avait pas de signe de bombe dans notre jardin. Au moins, c'était ce que je pensais à l'époque. Mais il y a deux ou trois années, j'ai reçu un petit livre Bedford pendant la guerre et ce bombardement y était mentionné. En fait, j'ai appris que des bombes incendiaires étaient tombées dans la rue à côté de la nôtre. Et comme en Angleterre il n'y avait pas d'allées entre les jardins, alors si une bombe incendiaire avait explosé à quelques mètres de là, je ne serais plus en vie, peut-être. Mais c'est le seul moment où j'ai été en danger.

Pendant les quatre années suivantes, j'étais interne au lycée ; donc, ces cinq ans passés à Bedford Modern School était la période la plus formatrice de ma vie. En plus, elle m'a permis de perfectionner mon anglais que j'avais commencé à apprendre à l'âge de sept ans auprès de mon père et plus tard avec l'aide d'une tutrice à Vienne.

(Je me rappelle avoir lu quand j'étais jeune *The Gentle Giant* d'Oscar Wilde et *Little Lord Fontleroy* de Frances Hodgson Burnett.) A Bedford Modern School j'ai étudié le français avec le chapelain E. J. Bennett, parmi d'autres professeurs, et quand j'ai quitté l'école, il m'a offert une copie des poèmes de Lamartine, que je possède toujours.

Dans une lettre en 1946, mon père m'a informé qu'il était devenu citoyen américain. Pendant la guerre notre avenir avait été incertain, mais à ce moment je savais que mon père resterait définitivement aux États-Unis. Alors, je lui ai écrit que je voulais le rejoindre. Après avoir fait les démarches nécessaires pour mon immigration, je suis arrivé le 29 décembre 1946 à New York où mon père et ma mère ont pu m'accueillir à l'embarcadère. Ma mère venait juste d'arriver à New York, le 20 décembre, après avoir passé un peu de temps avant de quitter l'Europe en tant que personne déplacée à Bremerhaven. Ma petite famille était enfin réunie après la guerre, mais la mère et la sœur de mon père, à savoir ma grand-mère et ma tante, avaient perdu la vie dans la Shoah.

Ernst Schnabl

Post scriptum

Je ne veux pas terminer ce récit sans évoquer le souvenir de mes « profs » de français à Bedford Modern School et leur rendre hommage. Le premier fut M. E. J. Cooper, qui y a enseigné pendant 42 ans. Évidemment il aimait la langue française et ne cessait de répéter que parler français doit produire les mêmes sons que la musique de Mozart. Il a été suivi par le Révérend E. J. Bennett, l'aumônier du lycée. Il était d'une grande gentillesse. Avant mon départ d'Angleterre, il m'a donné deux livres de sa propre bibliothèque, l'un que j'ai lu il y a longtemps, et que depuis j'ai ou perdu ou égaré parmi mes propres livres, et l'autre, Premières Méditations poétiques de Lamartine. Mon autre enseignant de français était M. J. T. Dobinson, qui était jeune, enthousiaste et passionné. Et alors, le dernier, malheureusement pendant un trimestre, était M. Jean de Choisy, un vrai Français, qui jouait du violoncelle dans le petit orchestre de l'école. Ses cours étaient toujours passionnants et il n'hésitait pas à donner son opinion sur divers sujets. J'ai été étonné d'apprendre qu'il pensait que le capitaine Dreyfus⁴ était coupable!

Comme aujourd'hui j'ai 84 ans, hélas, tous ces enseignants admirables sont, sans doute, morts. Quand le dernier de leurs élèves sera décédé, même leur souvenir sera effacé. J'ai donc décidé de chanter ici leur louange avant qu'il ne soit trop tard.

¹ *Kindertransport* est une opération humanitaire menée par la Grande-Bretagne neuf mois avant la Seconde Guerre mondiale, et au cours de laquelle elle accueillit près de 10.000 enfants principalement juifs d'Allemagne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie et de la ville de Dantzig. Les enfants furent placés dans des familles d'accueil anglaises, des pensions et des fermes.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Kindertransport>

² l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie en mars 1938

³ le 9 -10 novembre 1938

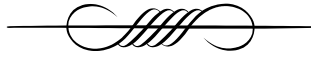
⁴ Alfred Dreyfus, officier français de confession juive, fut victime en 1894 d'une erreur judiciaire et condamné pour trahison avant d'être totalement exonéré en 1906. L'écrivain Émile Zola prit sa défense dans une fameuse lettre « J'accuse ». À l'époque, l'opinion publique sur l'Affaire Dreyfus mit les Français dans des camps opposés: les dreyfusards et les antidreyfusards.

<http://www.newyorker.com/magazine/2009/09/28/trial-of-the-century>

Acknowledgments

Souvenirs de guerre — 1939-1945 — World War II Remembered

A Collection of Life Stories



Narratives

Jan Achenbach, Marcia Achenbach, Antje Draganski, Roland DuBosq, Jo-Ann Jahant, Janine Oberrotman, Janine Pefley, Ninfa Redmond, Bill Sand, Ernst Schnabl, Eva Shane, Chantal Shapiro, William Shapiro, Mary Sproul, Claire Stern, Birgit Werth, Marie White, Monique Whiting

Translation

Denise Rano, Margot Steinhart, Caroline Erbmänn

Editing

Margot Steinhart, Denise Rano, Monique Whiting, Janine Spencer, Eileen Walvoord

Photography

Frank Steinhart, Sylvia Kerpel, Margot Steinhart

Private collection of members of the Alliance Française du North Shore

Photo Archives of the United States Holocaust Memorial Museum, courtesy of Michel Rynders

Digitization of photos

Frank Steinhart

Contributions to the video

Denise Rano, Margot Steinhart, Melody O’Leary, Martine Benoit, Janine Oberrotman, Caroline Erbmänn, and Myra Balesi for the transcriptions of the video recorded on January 13, 2014

Mary Paula Baumann for the idea to organize a program on the World War II memories of members of the Alliance Française du North Shore

Caroline Erbmänn for the selection of panelists for the January 13, 2014 program

Khosro Beik for videography and video production

Brendan Brown for video editing

Project Coordination

Margot Steinhart

Cover: Caen, France, after the June 1944 bombings

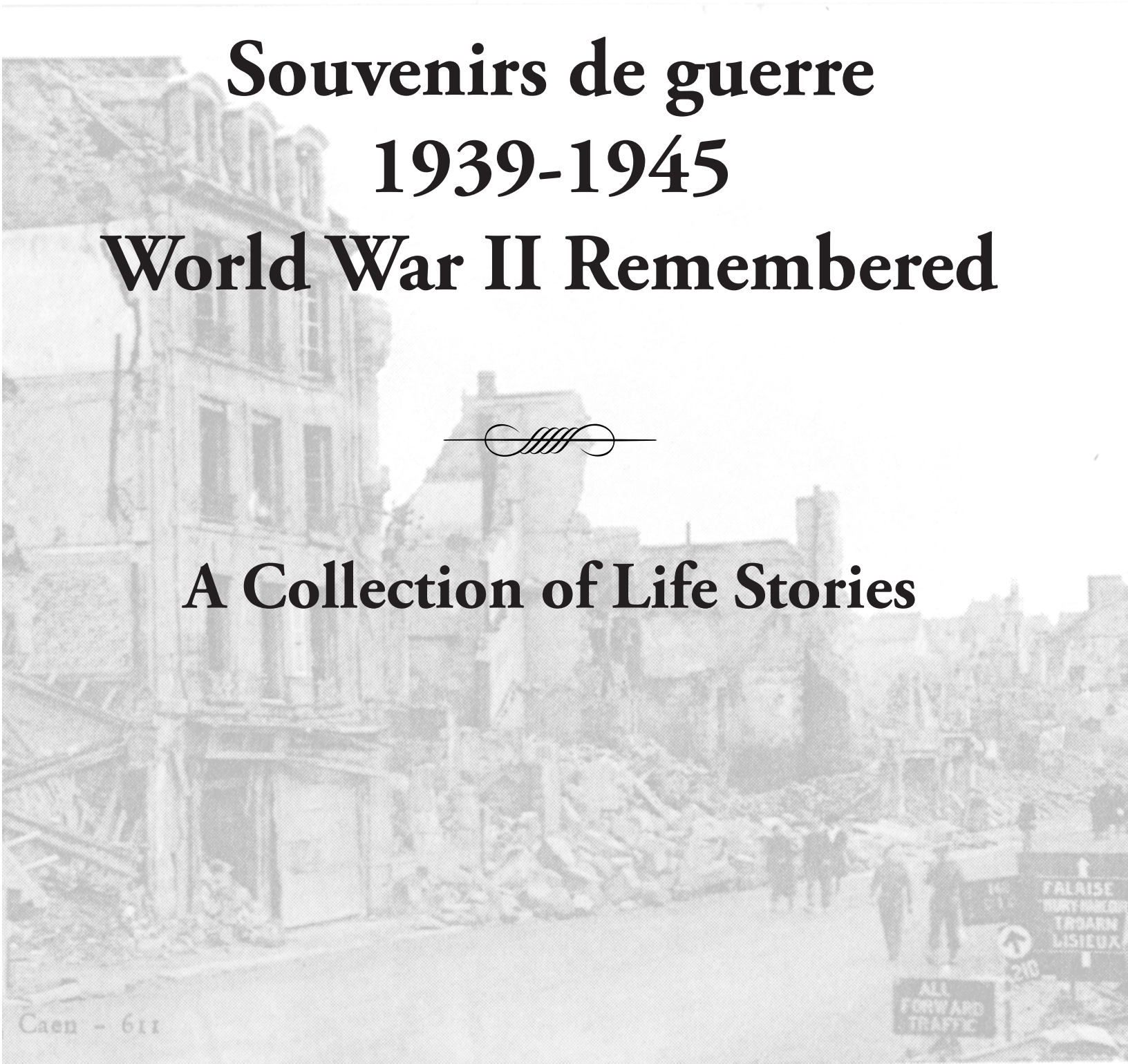


du North Shore
(Illinois, États-Unis)

Souvenirs de guerre 1939-1945 World War II Remembered



A Collection of Life Stories



Foreword

This bilingual collection brings together the personal stories of 18 members of the Alliance Française du North Shore, who remember their life as children and adolescents during World War II. The chroniclers narrate the changes wrought on daily life by the war and describe occupations by Soviet, German, and Japanese forces, bombings by Axis and Allied powers, mass exodus, and forced resettlement. If fear, deprivation, death, and flight emerge from certain stories, examples of miracles and of the help of the Righteous during the Holocaust appear in others. In the stories, chance or luck provides a common thread and plays an important role, for often the outcome of tragedy and pain or of survival and gratitude depends on it. The entire gamut of human emotions unfolds as a result of such chance events and encounters, both good and bad.

These life stories are spread over five continents: Europe, Asia, Africa, North America, and South America. The countries where they take place include France, Belgium, Germany, Poland, Morocco, the Netherlands, Austria, England, Switzerland, Denmark, the Philippines, Peru, the United States, and Canada.

Entitled “Souvenirs de guerre — 1939-1945 — World War II Remembered,” the project is composed of two parts: a DVD, subtitled in English, and a collection of stories, which is linked to the DVD. At the heart of these stories in print form are the narrations of five panelists, which were recorded as a video on January 13, 2014. Subsequently, other members of the Alliance Française du North Shore were invited to add their own personal stories from this period. The result — Forty texts of which 17 are in French and 23 in English comprise this set of stories. The texts written in French have all been translated into English, thanks to a small team of Alliance Française members.

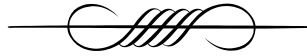
What these stories have in common is that the ultimate destination of these storytellers is the United States, and more precisely Chicago and its surrounding area. Apart from two contributors, the others were born outside of the United States and came here after the war. For most, French is not a native language, but an acquired one. However, their passion for French unites them and draws them to the Alliance Française. Moreover, these personal accounts add another chapter to the history of our Alliance, which was founded as the French Club of Evanston in 1912.

Through the life experiences during the 1940s of young people from several countries, it is our wish that this moving collection of stories may better enable the reader to understand the tumultuous and complex period of the Second World War. Indeed, these testimonials reveal that each person has a story to tell and to pass on so that future generations do not forget.

Margot M. Steinhart
President, Alliance Française du North Shore
Project Coordinator

¹ *Nécessairement, le hasard a beaucoup de pouvoir sur nous, puisque c'est par hasard que nous vivons.* — Sénèque
Necesse est multum in vita nostra casus possit quia vivimus casu. — Seneca

From Lwow to Stuttgart, the Struggle to Live



I was born an only child in Lwow, Poland, now Lviv, Ukraine. As I remember my family, I see my mother before me, seated at a piano playing and singing arias and beautiful Viennese operettas. I also see her lighting the candles. Every Friday night, my mother lights them even during the Soviet and German Occupations. However, after the last Friday spent in our apartment before we are confined to the ghetto, the candles will never be lit again.

My most vivid memory of the Soviet Occupation (September 1939 – May 1941) is the lack of food, never having enough to eat. My father is the only one in our house who works, for my mother has never been employed outside the home. We are hungry, but the Soviet regime never tries to kill us. Acts of anti-Semitism remain isolated; they never occur in our neighborhood, which is a mix of Poles and Ukrainians. In 1941, I finish my first two years of high school.

In June 1941, the Germans attack the Soviet Union. From my balcony, I can see the German soldiers entering our city, and I can hear their boots on the sidewalk. I realize that our life will never be the same: It is falling apart. The Occupation starts with the pogroms, and we have to wear the armbands that mark us as Jews. We become everyone's easy target, and we lose all of our civil rights. In the beginning, my parents keep me at home, and I can no longer go out. As a typical teenager, I complain to my mother: "I want to study. I want to continue my studies at the university! How will I be able to do that if I don't finish high school?" (You have to forgive my misplaced ideas.)

When I no longer have any books available, I seek a tutor. She lives in the Jewish quarter, the ghetto that hasn't yet been closed off. My mother gives me permission to go there, and for three months I have hope. The tutor teaches me languages: German, which I don't know at all, French, and even rudimentary concepts about English! She and I discuss plays by Schiller and world history. But then it becomes more dangerous to go there. I stay away for two weeks, and when I finally return, her room is empty. She has been taken in a roundup.

When I go back home, I, like all Jews 14 years of age and older, have to work. Without a work permit, one gets deported. My father finds me a job as an assistant at a construction company since he is employed there as a *Bau-Secretar*, probably working as an accountant. I also work as a domestic servant. The work is hard, but necessary. Everything changes after the Grande Action of 1942.¹ From the Vélodrome d'Hiver Roundup² in Paris to the ghettos in Eastern Europe, Hitler accelerates the Final Solution.³

Our work permits will no longer be valid. Rumors in 1942 of the encirclement of the city by the police and of an impending major roundup are spreading and heighten our ever-present fear. We have to hide, for it is no longer safe to remain in our apartment. My schoolmate's mother, Mme Janina, is willing to keep me. My mother pays her for my room and board for three days, and then she is to come to get me. Three days pass and my mother hasn't come for me. We are desperate, fearing that my mother has been arrested and knowing that it will be dangerous for us all if I stay longer at Mme Janina's. Luckily, I remember my father's work address, which is in the German quarter where the officers live. Mme Janina is willing to take me there. I take off my armband, and she gives me the school document of her youngest daughter, Hala (nickname for Helena), to facilitate my travel on the trolley, because Jews are not allowed to use public transportation. When we arrive, I return the document, but she wants

me to keep it “for the future, just in case....” My mother and I are then reunited. We hide in the villa being remodeled for the German commandant of Lwow, but it is not yet ready to be occupied. After ten days, we leave. We have survived this roundup.

But we can no longer return home. Our apartment has been confiscated with all its contents. We have to go back to the ghetto, which now is being closed off, with no entry or exit. Living conditions there are horrendous, truly a hell on earth. The turning point in my life comes at a chance moment when my mother pushes me out of the ghetto through a gate that has unexpectedly opened for the Jews leaving to go out to work. Suddenly, I find myself outside of the ghetto where life is more or less normal.

I stay at my Aunt Vanda’s to whom I show the papers that Mme Janina has given me. My aunt, who has never lived in the ghetto and who passes for a Pole, is going to help me escape Lwow. Mme Janina gives me permission to use the documents bearing a Christian identification, including a birth certificate that she gives me in March 1943, on condition that I will convert after the war. I consent. My aunt takes me to a small Ukrainian village, Ponikva, and I live there at my uncle and grandmother’s house for three months. My aunt has brought them there earlier. During this time, the ghetto is obliterated, my mother probably killed with the others.

My life is once again placed in danger in summer 1943 when I am arrested by two Ukrainian policemen after two local women denounce me as a Jew. I am interrogated several times at a prison in a neighboring city where the police transport me in a horse-drawn cart. I deny their accusations, and finally, they send me to a transit camp in Lwow. Here, the commanding officer repeats the same accusations that I continue to deny. With a wave of the hand, he sends me to the barracks from where I am deported two weeks later to Stuttgart to do forced labor. In this way, I escape the immediate fate of torture and death. Known as Hala, I work in a restaurant in Stuttgart as a kitchen maid until the end of the war. I survive the Allied bombings and am liberated in April 1945 by the French army under General Leclerc. To avoid the camps for displaced persons, my friend and I hitchhike to the French border, go through security, and enter Paris on May 8, 1945, Victory in Europe Day, when all of Paris dances with joy. Now, Hala becomes Janine once again!

Janine Oberrotman

Post scriptum

The fate of my immediate family — My father was deported to Janowska in December 1942. They informed us of his death the day before my escape from the ghetto in March 1943. The ghetto was obliterated in June 1943. Shortly afterwards, my aunt Vanda, unable to save my mother, committed suicide. My grandmother and my uncle survived the Shoah and lived in Poland.

As for me, I owe my life first and foremost to my parents who kept me safe and sound as long as possible, to my tutor who gave me hope, to my mother who gave me a second life by pushing me out of the ghetto, to my aunt Vanda who helped me escape Lwow, and to Mme Janina who risked not only her life but the lives of her family by giving me permission to use her daughter’s identity certificates. Without the help of these Righteous people, I would not have survived.

¹ The *Grande Action* of 1942 (*Grossaktion*) refers to the mass deportation of Jews from the Warsaw Ghetto from late July until September. <http://www.ushmm.org/wlc/en/article.php?ModuleId=10005188>

² On July 16-17, 1942, the French Police, under orders of the German Occupation to arrest 28,000 Jews, arrested 13,152 people, who were then held in the Vélodrome d’Hiver (Winter Stadium in Paris), under inhuman conditions. After five days, those detained were sent to the Drancy internment camp in the Paris suburbs before being sent to the extermination camp at Auschwitz. Four hundred people survived. This event is known as the “Vél’ d’Hiv Roundup.” http://www.yadvashem.org/yv/en/holocaust/france/vel_dhiv_roundup.asp

³ On January 20, 1942, at the Wannsee Conference, held in the Berlin suburb, 15 highly placed German officials met to coordinate “The Final Solution of the Jewish Question,” the systematic annihilation of European Jews. <http://www.ushmm.org/wlc/en/article.php?ModuleId=10005477>

Interview with Janine Oberrotman



Q: Why did you go to Paris after Stuttgart? Describe May 8, 1945, in Paris.

JO: After the Liberation, all foreigners in Germany received the order to register at the camps for displaced persons. I didn't want to go there. I realized that Stuttgart wasn't far from the French border. Since Paris had been liberated in August 1944, the American Embassy would certainly have been established there by that time. I was sure my father had sisters in Chicago, even though I didn't know their names. So, my friend and I hitchhiked to the border where we found the security office. After a few difficulties, we obtained our passes and entered Paris on May 8, 1945, when the entire city was dancing! There were crowds in the street and everyone was hugging each other! They hugged us, too; we, who had just arrived, the deportees! On Victory in Europe Day (V-E Day), Parisians welcomed us into their capital!

Q: How did you end up in the United States? When? Why Chicago?

JO: I remember one day when I was walking along the Avenue des Champs-Élysées, tears running down my face. I was crying for joy. The Israelite Society for Emigrants had found my aunts in Chicago! I had a family! I was no longer alone! However, I had to wait eight more years to get visas for myself, my future husband, and little Alain, who was born in Paris.

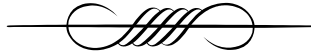
Q: What encouraged you to talk openly about the war, the Occupation and the Shoah (Holocaust)?

JO: I was always ready to talk about the Shoah. However, no one wanted to know about it. When our Holocaust museum was established on Main Street in Skokie and as soon as I retired, I started to give presentations to school groups.

Q: After having experienced this war period, what message do you have for future generations?

JO: I don't know that I am qualified to convey a message, but I can tell what I learned during those years. I learned gratitude for the simple things experienced in everyday life. I learned to be grateful for everything that is given me. In addition, I don't believe in hatred, but I do believe in justice, not retribution.

Hidden Child in Belgium



When the war broke out in May 1940, I was living in Belgium with my mother and my brother who was five years older than I. I was eight and a half and my brother was about 13. My father and mother had separated. So, I did not know my father very well. I know that he was killed in a concentration camp, but that is all I know about him.

At the beginning of the war, there were just the three of us, and we were very, very poor because my mother was not in good health. My mother worked occasionally, but we were on public aid even before the war. I was often very hungry. I remember going to bed in tears because I was hungry and there was nothing to eat. Everything was rationed, and the food that we could buy was of poor quality. I recall that the best bread that I ate during the war came from the nearby German barracks. I would go there, begging for something to eat. And, of course, there were soup kitchens. We obviously went there, too.

In reference to the German soldiers, it is hard to say that they were nice. They weren't nice, but they were very civilized, very polite. They didn't hurt anyone in the beginning, and everyone wondered, "What are all these stories we have heard?" (At that time, the atrocities carried out by the German Imperial Army at the beginning of WWI in Belgium, 1914-1918, were well known and are now documented under the title, "The Rape of Belgium.")

My family had absolutely no religious affiliation. In fact, there were no "Jews," because at that time, no one used the word "Jew." Educated people, those from good families, didn't like to use that word. They would say "Israelites," and so we talked about Israelites rather than Jews.

In May 1942, the Occupation forces ordered all Jews to register at the police station or city hall. They gave us the yellow Star of David that we had to sew on all our clothes and wear at all times — in the street, at school, etc. I didn't encounter any anti-Semitism before the war, but when I was 11 years old, there was a teacher, whose name I still remember after 72 years, who insisted on calling me "Salomon." My name was Willy, and when I raised my hand to say something, he would say, "Yes, Salomon?" And all the other kids would laugh. The other children weren't mean. The teacher was the cruel one.

Sometime between the official registration in May and early July 1942, we received a letter addressed to my brother, who was then 15. He was ordered go to the Guillemins station in Liège for transport to a work camp in Germany. Obviously, there were a lot of tears. Families and friends advised us to go into hiding in the country and work on a farm, but we didn't do that. So, my brother went to the train station. We cried, but no one knew what was going to happen. No one knew. The Jews followed orders like animals going to the slaughter, not knowing where they were going. I remember amid all our tears, my brother told my mother that he would work really hard and send home money. We were naïve then. Now we know the truth.

After that, in October 1942, many organizations, mostly Catholic, for Belgium is a Catholic country, took care of the children, and I no longer had any decisions to make. They took me by the hand and I went here and there: to a convent, to an orphanage, to two or three families in Louvain, in Flanders, and in Belleghem. At the end of the war, I ended up on a farm near Marche-en-Famenne, a little north of Bastogne. Everybody's heard of Bastogne:

the Battle of the Ardennes — “The Battle of the Bulge.” The battle didn’t reach Marche-en-Famenne where I was, but came very, very close. I left there after the Liberation, about three weeks before that battle started.

Then I had to hitchhike from Marche-en-Famenne to Liège. It probably took me two or three days to find my mother. She had also survived, hidden with friends in Liège. But I didn’t know where she was. So I knocked on the doors of people I knew and asked, “Have you seen my mother?” They would tell me, «Oh, I saw her over there about six months ago.” So, I’d go over there, etc., etc.

During the war, I saw several bombings that came close to us, for Liège, as well as London and Antwerp, were the three principal cities bombed by the Germans. After the Liberation and my return to Liège, I was petrified of flying bombs, the V1s, and rockets, the V2s. I was so afraid that I wanted to live in a shelter, and my mother had to ask the police to go get me because I didn’t want to return home. Afterwards, our house was hit by one of those bombs.

I’m in the United States now because my mother had an older sister who had been living in Chicago since 1925 or 1926. It took us some time to find each other, and there were administrative procedures to follow and quotas. My mother wasn’t in good health. So, it was difficult to come here, and besides, we needed a sponsor. But I finally arrived in the United States in 1954, and I married a young American woman in 1963.

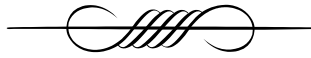
Bill Sand

Post scriptum

Without a doubt, several dozen people risked their lives during the war to save mine. In particular, two priests devoted themselves to saving many children while risking their own lives. They were Abbot Henri Reynders, whom we called “Father Bruno,” and Abbot Edgar Debrun, whom we called “Father Michel.” The State of Israel and Yad Vashem¹ honored Father Bruno as one of the “Righteous among the Nations” in 1964.

¹ official memorial to Jewish victims of the Holocaust

Interview with Bill Sand



Q: You had an older brother. What happened to him? Was it an unavoidable outcome? How and when did you learn of his death?

BS: My brother, who was almost 16 years old, got on the train in Liège, and we never saw him again. After the war, with the help of the Red Cross and other organizations, we learned that the train was headed to Mechelen (Belgium), and from there, to Auschwitz. We never received any proof that he perished in Auschwitz, but that seems certain.

Q: How did your mother survive the war? How did you find each other?

BS: My mother survived by being hidden in the homes of friends and acquaintances, in Liège and the suburbs. I obviously knew more details at that time, but I no longer remember as much. We found each other, probably around four or five weeks after the Liberation. I was staying at a farm in the Ardennes (around Marche-en-Famenne). Two or three weeks after the Liberation (before the battle of Ardennes), I left the farm and hitchhiked to Liège. I had to knock on many doors before finding my mother. We didn't know if the other was still alive!

Q: Describe the communication between people during the time of the war. What did they know? What were they saying? What was the propaganda that was being spread? Besides your being naïve and young, how do you explain your believing what the German soldiers said?

BS: Everyone was terribly afraid, but we really didn't know what was going on. When we would hear the stories about concentration camps, atrocities, etc., most adults would say that it was just propaganda. These things just couldn't be true. Orders came from the German authorities, not the soldiers. Most of the German soldiers (at least at the beginning of the war) were rather civilized, even though we had heard that the soldiers during World War I were savages and brutalized the civilian population.

Q: As a hidden child, what did you have to do so that you wouldn't be discovered?

BS: I didn't have to do a lot, except to obey orders from those who hid me. Obviously, I had to deny that I was Jewish if anyone asked me, and of course, always to remember my assigned name. Remember — I was only 11 years old when my flight began.

Q: How did you end up in the United States? When? Why Chicago?

BS: My mother's older sister, her husband, and three children had emigrated from Poland around 1925 and lived in Chicago. They had two more children in the United States. When we could correspond (after several months), my aunt asked us to emigrate to the U.S. That was not an easy thing to do. There were health issues: Both my mother and I had been very sick. Then there were quotas, which were very limited for Belgium (unless you were a refugee, which wasn't our case.) We also had to have sponsors here (in the U.S.) The process, papers, tests, and visits to the American Consulate in Brussels, etc., probably started in 1949. So, all of that took a lot of time, and we came here in April 1954.

A Jewish Family Miraculously Saved



I was born in Hamburg, Germany. All my ancestors were either German or Dutch. My parents met in the office where my father was a lawyer and my mother also worked. They fell in love and were married shortly thereafter.

Before the Nazis came to power, I had a very good life; I was spoiled. At first, Germany was a very good, democratic country. There were no problems until Hitler arrived. I was about five years old when I saw the first SA¹ marching in the streets with torches and singing songs like, “when the blood of the Jews flows from our knives.” Everything completely changed, almost overnight.

Difficulties started when my father was forbidden to exercise his profession. He could no longer practice because he had a Jewish name, Cohn. So, my father felt that he had to leave the country because he could no longer live under these conditions. Obviously, money was blocked; most people no longer had access to their bank accounts. Since my father had connections with some Belgian officials, he was able to go to Belgium with the family.

We went to Antwerp in northern Belgium where Flemish is spoken, which is similar to Dutch. We somehow managed to rent a house and the following year, I started school in Flemish. I had to learn Flemish quickly because I wanted to do my best in school. I adapted quite well.

Several years later, the war started. Without warning, the Germans bombed part of the country in 1940. Before the invasion of Belgium, the Germans had started to bomb the entire city of Antwerp, each night at 9:00, which was horrible. (It was equally frightening later when the English bombed Belgium during the German Occupation.)

Just before the German Occupation, all men of German nationality, Jewish or not, were arrested by the Belgians. So, immediately, we became enemies of the State and my father was arrested. He was deported, and we didn't know where he was. We completely lost sight of him, and obviously, my mother was distraught. One day, my mother got news from my father that he was in the south of France. He had succeeded in escaping along with some others. He told us, “Come quickly to the south of France, to the non-occupied section of France. It's the only place where we are more or less safe for the moment.” My mother didn't know what to do, but a neighbor who lived across the street told her, “Don't worry about your furniture and belongings. I have a place where you can put everything.” So, one problem was solved.

But we still had to cross the border and then go from occupied France to unoccupied France. Crossing the Demarcation Line was extremely difficult because it was always guarded. Luckily, my mother was put in contact with someone who smuggled people across the border, but arranging that would cost a lot of money. By selling some of our possessions, she succeeded in raising the necessary money.

So, one night, my brother, mother and I were ready to leave for the border. We had to go to the smuggler's house, but when we arrived, no one answered. We learned that he and all his family had been arrested the night before and deported. So, there we were, all alone. We couldn't go back home. We didn't know how to cross the border. We just didn't know what to do.

Suddenly, my mother saw German soldiers near their headquarters, with guards in front. In her despair, taking me by the hand, she approached them. She asked to speak to the commanding officer and gave them our documents. Seeing our name, they had to know that we were Jewish. My mother took a great risk: she didn't know what was going to happen next. But they had us come in and wait. After several minutes, she saw the commanding officer and explained our situation. Obviously, she didn't tell him about my father. Instead, she said that she had family in the south of France and that they were willing to help us. So, she intended to go there and find them, but she didn't have a passport. She didn't have the proper document to cross the border. Could he help her obtain the document? It was a miracle! Several minutes later, he called someone who gave us a document — a German passport with a Jewish name! That was utterly extraordinary: He wanted to help us. So, we succeeded! Not only did he get us a passport, but he also paid for our hotel rooms in Montceau-les-Mines because we had to spend the night there in order to take the bus the next day. This gesture actually saved our lives.

The next day we took the bus, and along the way, everyone's documents were closely examined. When we were stopped at the border, my mother was very afraid that we wouldn't be able to cross. But with our passport, we were able to get to Mâcon in Burgundy, where my father was waiting for us.

Next, we found a place near Mâcon in a little village where the mayor was aware of our situation. When my father told him our story, he helped us as much as possible. He gave us a little house, and I have to admit it was really primitive. We survived there as best as we could. Even though we were in a village, food was scarce. Moreover, we were always afraid of being arrested — and one day, it did happen.

Every month, my father had to go to the police station to show his papers, but this time, the officer told him, "We can't give you back your papers because you will be deported tomorrow morning aboard the train that leaves from this village at four o'clock." Unfortunately, without documents we couldn't flee. We couldn't go anywhere.

As my father was returning from the police station, he ran into someone he knew well, a Frenchman who came from Russia. My father told him what was happening: "This is probably the last time you will see me because tomorrow morning, we will be deported." His friend said, "That's terrible. Unfortunately, there's no one who can help you, but I'm going to try something anyway." He took my father to a man to whom he was teaching Russian. My father's friend didn't know if this person was on our side or not because the friend had never asked him questions concerning politics. My father went to see this man, who went back to the police station with my father. This man told the officer, "I direct you to cancel this order immediately." And that's what he did, without one word of protest. That was another veritable miracle, which saved our lives.

Sometime later, we were liberated by the Americans. Our family stayed in France a little while longer before returning to Belgium. We later learned that it was very rare for a Jewish family to survive intact during the war. Despite the loss of several family members, my father, mother, brother and I survived this period together.

Eva Shane

¹ *Sturmabteilung*, the Assault Section, "the Brown Shirts"

Interview with Eva Shane



Q: In your opinion, why did the Russian gentleman help your family? Please tell the story.

ES: The man's name was Michael Hittrick. He was French, but born in Russia. He was single and somehow earned a living with a small print shop. He was the man in France who introduced my father to someone who was able to void the deportation order for my father. M. Hittrick's main goal was always "to help others" and to be of service. He died by voluntarily giving himself up for deportation (knowing he would never return) with the goal of helping other prisoners as much as possible.

Q: Did your mother know the name of the German who supplied you with documentation? Relate this story.

ES: I remember his name: Oberhauptman Jahringer. In spite of our Jewish name, "Cohn," he obtained and signed the official document that permitted us to cross the line of demarcation, which was a big risk to him. Later, he was sent with his military regiment to the Russian front and never returned.

Q: What did your family have to do to avoid being discovered?

ES: The mayor of our village in Burgundy provided us with false identity documents, which changed my name from "Eva Cohn" to "Jacqueline Moulin." The villagers kept our identity a secret and never denounced us.

Q: What happened to your family after the Liberation? How did you end up in the United States? When? Why Chicago?

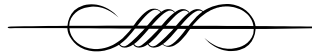
ES: After the Liberation, we returned to Antwerp, Belgium (after an official invitation from the mayor of Antwerp). We were also invited by the mayor of Hamburg to return to Germany and resume our former lives. But when my father learned that almost all of his family had been assassinated in the camps, he refused.

Little by little, I readapted to my pre-war life. I studied art at the Fine Arts Academy in Antwerp, as well as other subjects. After my father passed away, I got a good job. After several years, my cousin, who was living in Chicago, invited me to pay her a visit and spend some time there. I accepted. I took an approved leave of absence for a few months, intending to return; but it so happened, after a little while and by chance, I met my "Prince Charming." Several months later, we were married and as one says, "the rest is history." It was totally unexpected!

Q: What encouraged you to talk openly about the war, the Occupation and the Holocaust?

ES: At the beginning, I was hesitant to tell my story, as it brings back horrible memories and nightmares. However, what made me tell my story is the desire to teach Americans, especially young people, about this dark past and to help prevent history from repeating itself.

Growing up in France under the Occupation



I was born in Paris, in the Marais district, where I grew up until the beginning of the war. In September 1939 when war was declared, my family decided to return to the place where we had spent our vacation because my grandmother was afraid of the bombings. She couldn't forget that during World War I, 1914-1918, her apartment in Paris had been bombed. We stayed in Auvergne in a hotel where we had spent a vacation, but eventually we had to return to Paris. So, we returned to Paris at Christmastime.

In May 1940, the Germans invaded Belgium and France. We left in the family car with a driver we had just met the day before. My stepfather and cousin were in the army, and there wasn't a man to drive the car. I was too young, and my mother didn't have a driver's license. Therefore, we left in the car with my little brother, my grandmother, my mother, my mother's cousin, my mother's cousin's neighbor. Everybody wanted to leave with us! Our exodus kept us on the road for 17 days, with barely anything to eat or drink and often without gas, as it was very difficult to find gas to buy. We advanced very slowly. We could have gone faster on foot! In fact, I met a woman who had pushed a wheelbarrow all the way from Luxembourg to where we were, in the south of Paris. We didn't really know what we were doing. Finally, we had to stop in a small village where the town crier announced the orders from the Germans — we had to return home and gasoline would be available.¹ We didn't know if Paris had been bombed, for there were no radios in cars at that time. So, we somehow managed to return to Paris.

In 1941, I went to live with my grandmother in Ermont, a northern suburb situated about 10½ miles from Paris, because she needed my help. The Germans occupied the hospital in Ermont. One fine day, the Germans came to my grandmother's house, which was one of the prettiest houses in town, because they wanted to occupy it. So, naturally, we were very troubled by this. It so happened that I had eaten a rotten egg bought on the black market, which was the only time I bought anything on the black market. I came down with a typhoid-like disease, similar to salmonella. The doctor did not speak the truth when he said I was contagious, but that illness saved the day. The Germans didn't come to live in my grandmother's house after all!

Even though my grandmother had a large garden and a gardener, the vegetable harvests were meager because we couldn't buy seeds. We ate fruit because my grandmother had fruit trees. That's how we were able to exist. Since our family came from eastern France, my grandmother suggested that I go help with the potato harvest on a farm in the Chaumont region (Haute - Marne). So, I worked for one month on a farm and earned two suitcases full of potatoes. I was very proud of myself, working in a village where my great grandfather had been mayor in 1870 and where he had had to confront the Prussians.

During this time, we weren't allowed to write letters. We had pre-printed cards where one checked the appropriate message, such as I'm sick, I'm doing well, I'm arriving, I'm staying, etc. It was difficult in the occupied zone to inform my grandmother of my return to Paris. To go back to Paris by train, the farmer drove me in a cart to the Chaumont train station with my two suitcases filled with potatoes. An announcement was made that we had to get on the military train, in the car behind the engine. People on the platform hesitated because everyone knew that this car was the most dangerous: The Americans often fired machine guns on train engines and sometimes the car behind it. There were a lot of people on the platform, but only two people ran the risk of getting on board — myself and someone else I didn't know. So, we returned to Paris, this stranger, a gentleman a little older than I,

and myself. We told each other amusing stories, and we were laughing when a German came to check out what we were doing. He put his forefinger to his temple and twisted it, indicating, "Those two are crazy!" My two suitcases were very heavy and when I arrived in Paris, I had to go from the Gare de l'Est (East Station) to the Gare du Nord (North Station). A German offered to help me, and I didn't dare refuse, for I didn't want any trouble! Finally, I arrived home, very proud of my potatoes.

Since it was very hot during the autumn of 1942, I went to the public swimming pool in Ermont. To my great surprise, there was no one there but me. I was swimming, when all of a sudden, three men in bathing suits, very tall, blond-haired and blue-eyed, got into the water. They were German. They had a good time, holding my head under the water. I nearly died that day, but I survived because they left suddenly.

It was in Paris in 1942 that I saw the yellow star and the word "Jew" for the first time in my life. I was around 20 years old, and I had never encountered that word before, which was surprising since I had been born in Paris in the Marais and had gone to school there. It was a district where more "Israelites," (We used that term at the time.), than non-Jews lived. This was a total change because the French believe in secularism. In other words, no one spoke of religion. It was forbidden to speak about it in school.

Years went by when we couldn't buy milk, meat, etc., and had almost no heat in winter. My grandmother and I spent the winters in the kitchen where we used the gas and coal stove, despite the gas restrictions. As my grandmother always bought coal in advance for the central heating before leaving in summer for the sea or the mountains, we made the annual allotment last for four years, burning the coal in the stove for heating as well as for cooking. It was so cold in the rest of the house, especially in the bedrooms, that one could see one's breath. As for the summers, the heat was fairly tolerable in France during that season. In spite of all these difficulties, we never lost hope that the Germans would be defeated.

On June 6, 1944, a French woman, a patriot, shouted in the middle of the street in Ermont that the Americans had landed. This gave us more hope. However, there was a shortage of flour, and the bakers of the city could no longer make bread. Then, the firefighters decided to go out and find some flour in the region. They came across some Germans, who killed them. Before the funeral of these firefighters, the local leaders decided to celebrate a mass in the city's church, but there were no coffins. So, they had to be hastily made. During the ceremony, blood leaked out of the white wood of the coffins, which greatly moved those attending the service!

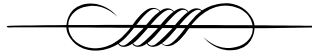
Several days later, my grandmother, a neighbor, her two grandchildren and I were chatting on the sidewalk in front of my grandmother's house when we saw a truck arriving. Thinking that it was a truck belonging to the Allies, we gave a welcoming wave. As the truck approached us, the soldiers in the truck shot their machine guns in our direction. Fortunately, they missed us! Several hours later, the Resistance executed the soldiers in that truck.

Soon, we found out that the Allies were making progress. The French rejoiced in the help from the Allies. Paris was liberated on August 25, 1944. It was on May 8, 1945, that the war came to an end.

Janine Pefley

¹ The Germans had the filling stations reopen, for service had stopped during the chaos of the exodus.

Interview with Janine Pefley



Q: Tell about the 17-day exodus that you and your family undertook in June 1940.

JP: My mother went to the dry cleaner's in the afternoon of June 12, 1940. She asked my mother what she planned on doing about the German menace. My mother answered that she wanted to leave but didn't have anyone to drive the family vehicle, a Viva IV. One of the clients overheard the conversation and offered himself as a driver. My mother had promised to take her first cousin and also her cousin's neighbor with her. We were seven in the car, including my younger brother, who was five, my grandmother, my mother, myself, and the driver. We left Paris with practically no money, no food and no drink. The traffic on the roads heading south was slow. We were bombed by the Germans at Châteaudun (Eure et Loire). Crossing the Loire River was dangerous because the French army had planted mines on the bridges. Moreover, we were frequently short on gas, which was quite hard to find. We slept on straw in different schools we found along the way. Concerning food, we begged for food for my little brother from farmers along the way because it was impossible to buy anything, even water. The rest of the family didn't eat. Finally, we had to stop near La Rochelle where a town crier, un tambour¹, announced that refugees had to return home, buying gas under German control. We turned around without waiting any longer. Having no radio, no newspaper, we didn't know what was happening in all of France. When we returned to Paris, we were relieved to find that the capital hadn't changed much. Of course, thereafter, life changed a lot, due to the Occupation.

Q: Why didn't the soldiers in the swimming pool drown you? Explain the circumstances of that event.

JP: It was horribly hot in 1942. I decided to go to the public swimming pool in Ermont to cool down. I had no problem entering. Once I was in the pool, I was surprised that there was nobody else but me. Soon, three men entered and approached me. They were speaking German and laughing. They decided to hold my head under the water. I struggled, but I lost my strength. Finally, they left just at the moment I thought I was going to die. I didn't say anything to my family because I didn't want to worry them. I didn't return to a pool for 40 years. Ten years ago my son invited me to see one of my great-grand daughters, who was a swimming champion in her class. I started to tremble because I was at a pool. I told my story that happened 40 years earlier. I assume the three soldiers from the pool didn't kill me because they were acting more out of amusement than violence. They were laughing really loud and speaking German. So, I couldn't understand them. I didn't understand why they left so suddenly. It's possible that they feared being punished by one of their superiors.

Q: Tell about the radio announcement "the carrots are cooked," heard on D-Day 1944.

JP: The French guessed that the message, "The carrots are cooked," transmitted by the BBC on June 6, 1944, meant "We are ready to attack" and was broadcast to forewarn of the Allies' landing. There was also a poem by Verlaine, "Autumn Song," on the radio that indicated the landing: "The long sobs / of the violins of autumn / wound my heart / with a monotonous languor...."

Q: What was the scandal of the female collaborators in Ermont? How did it unfold? What are your memories of the Liberation of Paris in August 1944?

JP: There were Germans in the Ermont region because they occupied the hospital there. Several girls had chosen to go out with them. We called them "collabos." In retaliation, a group of patriots decided to punish them. When Ermont was liberated, the group stripped them, painted them with red lead (a red paint used to preserve lead), and shaved their heads. I didn't want to be a part of this spectacle underscoring France's shame. Several months later, August 26, 1944, my stepfather and my brother attended the Liberation of Paris ceremony, but I didn't go and I stayed with my grandmother. It was a dangerous ceremony because there were snipers on the roofs of City Hall. The Liberation of Europe took place on May 8, 1945.

Q: How did you end up in the United States? When? Why Chicago? Did you meet your future husband in Highland Park?

JP: After the end of the war in May 1945, I decided to study English again so I could teach in Paris. I realized I could read and write, thanks to my studies of English authors, such as Shakespeare, but that wasn't enough because I could neither express myself nor understand spoken English. So, I took a trip to England to my penpal's home in Stratford. Then, I started to work as an interpreter at Louis Vuitton and at the Galeries Lafayette (department store) in Paris. A client who was working at the English Embassy and whom I had helped with her French, came one morning to tell me that an American was looking for a young French woman to help her ten-year-old daughter speak French. I went to the Hotel Ritz at lunchtime to see this person, who offered me a one-year-stay in the United States. It was September 15, 1949, and I had to give a quick answer because this woman was going back to the United States the next day. Four days later, I received my round-trip plane ticket. My stay in Highland Park, a suburb north of Chicago, was very nice and completely changed my life since I stayed in the U.S. and taught French there for 50 years.

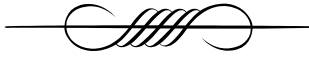
It also happened that after the Liberation, a group of teenagers to whom I belonged, was asked to welcome some American soldiers posted at the hospital close to my grandmother's house. A friend and I invited a soldier to our house each month. One of the soldiers was from Zion, Illinois. Coincidentally, the family where I was an au pair asked me if I knew anyone from Highland Park. I mentioned Dean Cook from Zion, whose daughter had become my penpal in 1948. My hostess put me in touch with the Cook family, and Mrs. Cook invited me to dinner the following Saturday. She had also invited a widowed cousin, Mr. Pefley. During the conversation, I mentioned that I wanted to see *Gone With the Wind*,² a film that had not been released in Paris because of the Occupation, when films and books in English were banned or unobtainable. They told me that this was an old film and that I had little chance of seeing it. Several weeks later, we found out that it was the 10th anniversary of this film and that it was going to be shown in North Chicago. When Mr. Pefley gave me the good news, I asked him how I could go to see the film, and he offered to take me. So, my future was influenced by this film, and that gentleman became my husband. We were married on June 6, 1950, the anniversary of the D-Day landing.

¹A "tambour" is a village employee who shouts out the news to the villagers in the town square, with the help of a drum.

²This film, called *Autant en emporte le vent* in the French version, was released in France on May 20, 1950.

http://www.imdb.com/title/tt0031381/releaseinfo?ref_=tt_q1_9

A Normal Family Life in Morocco



I come from Casablanca in Morocco, where I lived during the war. During my childhood years in elementary school and in high school, I lived in Fez and in Casablanca, a large cosmopolitan city on the Atlantic coast.

We had a very good life, and I would describe my family as being part of the upper middle class. My father was managing director of a construction supply company, and we lived above the store. He worked very hard because he had a lot of responsibilities with four children. He also had to meet the needs of his father, who lived in a house with a lady who was devoted to him and who took care of him. My mother was an excellent teacher when she was young, but after her marriage, she stopped working. We were a very loving family, and we were very close to each other.

We had two or three maids who helped us with household chores, doing the shopping and preparing the meals, and keeping our home tidy. Mother did the shopping herself almost every day. So, we lived very well. We saw each other every day, and we always ate together our main meal at noon and our evening meal. When elementary school let out, we would walk with our friends to the traffic circle (roundabout), where we talked for a while before saying good-bye and going home. We went out quite often with our family. On Saturdays, we would visit Mother's two aunts, and we went frequently to cafes to watch the people going by. We would walk down the fashionable *grands boulevards* to window shop, or we would go to the movies. We spent summer vacation in the mountains or at the seaside, but we still had to do classwork, given by our parents. We would go to the beach with our tent to spend the whole day there, to swim in the big waves, and to play volleyball with our friends. When my father went to the synagogue, he frequently brought home with him people who came from Europe. He often invited a Polish refugee from Europe to share our Shabbat dinner. We enjoyed ourselves and were together as a family: we had a beautiful life.

Then, our rather calm life started to change during the war years. There was a little more anti-Semitism: Soon, only 10 percent of Jewish families who wanted to send their daughters to French schools were permitted to do so. My father went to great lengths to get us into the all-girls' high school, and he succeeded. All the same, anti-Semitism was apparent, because at that moment, Marshal Pétain was in power. He sided with the Germans; he shared German ideas and influenced the Moroccan residents. We started to feel that people were against us. But in Morocco, we didn't suffer very much. That is to say, we still had food. When there wasn't enough food, people sometimes bought things on the black market. But often, we ate meat or chicken only once a week. (My father and the adults had the best part of the chicken, and the children were served last.) The rest of the week, we ate a lot of salads and fish. My mother was a very, very good cook: For us she was a cordon bleu chef.

During this time, I was very young. So, I didn't completely realize how unstable the situation was. But just the same, we felt fear in our family. We heard our parents speaking just to each other because they didn't want to worry us. Therefore, we couldn't even ask questions, but we felt the fear that was gripping the country at that moment.

One day in 1943, we were told that the Germans were going to land the next day in Casablanca and that they were going to send us all to the *mellah* (the Jewish quarter). I have to explain a little. In Algeria, the old cities and the new cities are mixed together. Since Marshal Lyautey¹ had decided to keep the picturesque charm of the

Moroccan cities, he had a new city constructed next to the Arab city. Thus, there were three types of cities—there was the Arab city, the *medina*; there was the Jewish city, the *mellah*; and then there was the new city, which was for Europeans and wealthy residents, and we lived in the new city. Nevertheless, we were afraid of being sent to a place that was not up to our standards. So, we were afraid. My sister and I decided to see what we could take with us if we had to move. But the next day, they announced on the radio that the Americans had arrived and that they had liberated us. It was a fantastic moment! The Americans came with tanks and trucks. They threw us candies and chocolates. People were singing, dancing, and making the “V” sign for victory in the street. It was a very happy moment for everyone. The Americans were there!

The Americans had a base in Nouasseur, near Casablanca, and for Shabbat, the American Jews would go to synagogue. My father invited some Americans to come to share our dinner, which also gave him an opportunity to practice his English. He met one American with whom he became friends. This American sent a bathing suit for my twin sister and me, a two-piece yellow bathing suit that we wore for years, and he brought stockings to our mother.

While the Vichy Regime was in power, we were fortunate, because the sultan, Mohammed V, protected the Jews in the kingdom and refused to give Vichy the list of the Jewish families of Morocco.

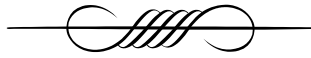
So, we spent the wartime in relative safety. Compared to Europe, we didn’t suffer very much. Perhaps there was a little shortage of food, but that is all. We were not deported. We didn’t lose our home or our jobs. There was some anti-Semitism, but all the same, we managed quite well during that time.

Claire Stern

¹ Marshal Hubert Lyautey was the first resident general placed officially in power by France in 1912 to govern Morocco jointly with the country’s sovereign. Morocco was a protectorate of France between 1912 and 1956.

http://en.wikipedia.org/wiki/Hubert_Lyautey

Interview with Claire Stern



Q: Was there anti-Semitism in the French high school in Morocco? If so, how was it shown?

CS: There was anti-Semitism during the Vichy Regime and the time of Marshal Pétain. Only 10 percent of Jewish students were accepted to attend the French high school. We did feel anti-Semitism sentiments in school, based on the remarks of some students.

Q: How did your family life change during the war?

CS: Our family life didn't really change much except for the fear of speaking freely and the food rations. We were mistrustful of everything. The joy we felt when the Americans saved us brought us new experiences and opened up a new world. I received a one-year scholarship, which led to some wonderful opportunities.

Q: What do you think of the film *Casablanca*, released in November 1942 in New York?

CS: I really didn't understand the importance of this film until I came to the United States as a student. As soon as people knew from where I came, they would talk to me about it. I don't remember whether I saw the film in Casablanca. However, we liked Louis Armstrong's music. I don't know anyone who hasn't seen the film at least once.

Q: How did you get to the United States? When? Why Chicago?

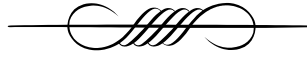
CS: It's a long story that changed my life. A teacher told me that the JDC (American Jewish Joint Distribution Committee), a Jewish relief organization, offered a one-year university scholarship and encouraged me to apply. After talking with my parents, I decided to go to the interview. I got the scholarship but I had to promise to improve my English. It wasn't an easy decision to make because we lived such a sheltered life, but my mother recognized the importance of this opportunity and I was able to accept. I came to the United States by way of Paris and New York and took an intensive English class in Milwaukee. I stayed near the university in a big house that was converted to a dormitory. I was to learn American pedagogy at the University of Wisconsin and apply these teaching methods in schools in Casablanca.

The Council of Jewish Women, which awarded me the scholarship, took very good care of me. They asked me to give speeches within their organization, and Mrs. Ruth Pinko helped me with my English when I had to give a speech. I was always welcome at her house and I became a part of her family. She introduced me to a handsome, young man, Burt, who eventually became my husband. After one year, I returned to Morocco, and for two years, I corresponded with Burt, who finally came to Morocco to marry me. (Our love for one another had not changed.) We were married in Casablanca and after going through several hurdles at the consulate, we returned to Milwaukee.

We came to Chicago because my husband changed jobs. He worked for the magazine, *Die Casting Engineer*, which was located in Chicago. The rest is history.

My Normandy¹

I remember ...



1939

I am six years old and have two brothers, Jean-Claude (four years old) and Jacques (one year old). My parents live in Aunay-sur-Odon, a county seat of about 2,000 people. This is where I was born. My parents rent and run a typical small farm along the hedge-lined lanes of the Norman countryside with six cows, a horse, several pigs, chickens, ducks, geese, turkeys, rabbits and Dragon, our big farm dog, on which my dad seats me to ride like a horse. How beautiful is my Normandy in May with its apple orchards in full bloom!

Usually, my dad takes me with him to the fields. I like that a lot! But for some time now, I no longer see my dad except on weekends: he has been mobilized into the army. Because he has three children and a wife pregnant with a fourth child, he has been posted near our home to an ammunition depot.

May 1940

For the past year I have been hearing about war. However, for me, the war begins only on a fateful day in May 1940, when my mother and grandmother tell me, « Roland, your father died for France. » (I will later learn that he had been accidentally killed during an exercise with live ammunition.) From that moment on, everything accelerates and completely changes our life. Mother gives birth to a little girl, Jacqueline, in June, and finds herself alone, widowed, and the mother of four young children. She is 31 years old, loses the farm, and must go to work on other people's farms.

July 1940

One day, I see soldiers dressed in khaki uniforms suddenly appear along the roads. One by one, they throw their weapons and uniforms in ditches as they try to flee more quickly and avoid being taken prisoner. They are the defeated French Army. Soon, other uniforms make their appearance, but these are gray-green. This is the victorious German Army.

1940-1944

Then, in 1940, the Occupation begins and will last until 1944. My brother Jean-Claude and I go to live with my grandmother, who lives in Caen, the closest city to where Mother is living, about 12 miles away. Two or three times a month, Mother covers these 12 miles on bicycle in order to bring us something to eat from the countryside because food restrictions have become widespread. I remember, in no particular order, food ration cards; hard, gray bread; chicory coffee; saccharine; imitation chocolate; Jerusalem artichokes (which replace potatoes); and little vitamin-filled cookies handed out at school. We go to school only in the morning, like half of the school children, with the other half going there in the afternoon. This is to limit the number of casualties in case the school would be bombed.

I still hear the noise of the boots of German soldiers as they goose-step and sing in the street. Also, I still hear the wailing of sirens announcing a possible bombing in our region, for air raids over Caen and Normandy have escalated since 1943. If we are in school, the teacher has us go down to the shelters when the siren wails at least four or five times. Otherwise, we crouch under the desks. If we are at home, we take refuge under the stairs (which have the reputation of being more bomb-resistant) and we pray, we pray, and we pray some more. Whenever successive

waves of Flying Fortress bombers would fly over us on their way to other targets and the alert ended, my brother Jean-Claude and I would have fun playing little war games by pretending to fire on the big bombers with broom sticks, as substitutes for anti-aircraft machine guns.

April 1944

Since we live close to the SNCF2 train station in Caen and train stations are one of the preferred targets of allied airplanes, we have to be evacuated and rejoin Mother at a cousin's farm, near Aunay-sur-Odon.

June 6, 1944

We are at this farm the night of June 5th – 6th, when we see far off, near the coast, about 15½ miles away, white and red beams of light illuminate the sky, as if it were the middle of the day. We hear terrifying, booming noises and massive explosions. These are the Flying Fortress bombers of the US Air Force, which carpet-bomb the fortifications of the Atlantic Wall,³ erected by the Germans. To my child's mind, these are like unbelievable fireworks: the Allied landing and the Liberation have just begun. Aunay-sur-Odon is practically wiped off the map: it has just been mistakenly bombed by the Allies and destroyed up to 90 percent. The target was a battery of German cannons perched on a hill, which could fire on England. (After the war, Aunay-sur-Odon is the first small town to be completely rebuilt.)

Once again, as in 1940, everything unfolds very quickly. The Allies advance, the Germans retreat, and we are in the middle. The farm, which is requisitioned and occupied by a German medical battalion, is transformed into a military field hospital. We civilians have to take refuge in an apple orchard, in a big trench, located at the bottom of the hill. On high ground, at the farm, the dining room becomes an operating room and the stable, a storeroom for medical equipment. One of the barns is turned into a morgue, and a corner of the vegetable garden becomes a temporary cemetery. For the first time in my life, I see and smell death.

July – August 1944

The war front is getting closer and closer. I notice that the German soldiers, who until now are mostly old war veterans of the Russian Campaign and semi-idle in Normandy, are now replaced by the young SS⁴ coming out of Hitler Youth groups. Some of them are hardly older than I am: They are 15, 16, and 17 years of age. In particular, they seem rather nervous, and they are trigger-happy, the adults tell us. We must not provoke them, as Jean-Claude and I find out for ourselves. Having noticed that the Germans store their food supplies in one of the stables on the farm, we decide, one night, to go steal a bit of their food, specifically, a creamy type of cheese in tubes, which resemble toothpaste tubes. We know the stable well, and we don't think it is kept under surveillance. So, we go inside, trying not to make any noise, but, of course, we do. We hear a soldier shout "Halt!" in German. We hastily leave the stable and run as fast as possible towards our trench at the back of the orchard. That is when the soldier randomly fires a rifle in our direction, and a bullet grazes my right thigh. Since this slight wound still bleeds a bit anyway, we lie to Mother, saying that I scratched myself while going over a barbed-wire fence. (Today, at age 81, I still have a scar on my right thigh as a reminder.)

Once again, we are forced to evacuate. Our family of about 20 people is entitled to two horses and two carts for the elderly and the smallest children. My brother, Jean-Claude, and I take turns pulling the little wagon in which our little sister and brother, Jacqueline and Jacques, are seated. We form a convoy of refugees, along with other village residents. In this way, we begin several days of wandering on the hedge-lined roads of Normandy: These are days of sadness and fear. We have to flee. We walk a lot, going from one village to another; we look for shelter on one farm and then another. I fall asleep on an unfamiliar farm and wake up under some apple trees and under another shelling. Our carts, like those of all refugees, are covered with a white sheet so that the Allied air forces might not confuse ours with the German military convoys. Soon, however, these military convoys are intermingled with the refugees' convoys, and we often have to jump into ditches or under carts for protection from the constant air attacks.

One day we find ourselves on a farm where the Germans are also camped. Suddenly, they run away, carrying a pig. The front continues to get closer. We get back on the road and soon we encounter a never-ending column of military vehicles whose drivers are tall black men. I have never seen black men before. It is the American Army and again, as in 1940, the uniforms change color: This time the gray-green uniforms are replaced by American khaki. I clearly recall the adults' great joy, a joy that I don't entirely understand at the moment. This first encounter with our liberators marks, for us, the end of wandering and the beginning of the journey home.

Mid-August 1944

How well I remember the odors on the road returning home! A mixture of burning, of powder from mortar shells, of gas, of gasoline, of dust, and of ... blond tobacco cigarettes,⁵ but I especially remember the smell of death, which hovers in the air everywhere, along the roadways, in the meadows, and on the dirt roads. Everywhere there are Norman cows, also victims of the violent fighting which has struck this countryside. Most of the cows are lying on their backs, with four hooves in the air, bloated under the boiling August sun. The rotting odor is so intense that we must cover our noses with a handkerchief soaked in ether when we pass by the decomposing carcasses of animals. The road and the fields are strewn with other remains, those of tanks, jeeps, trucks and other military equipment, destroyed in recent fighting.

We have to be careful not to venture into fields riddled with landmines and munitions just waiting to explode, with the results that one can well imagine. Our return is slowed by the bad condition of the roads, pitted with craters made by bombs and artillery shells that we must bypass in order to move forward. We also have to move aside for the impressive convoys of Allied troops, which now are headed toward Paris. As they pass by us, GIs throw us candy, "real" chocolate, rations, canned goods, and something which doesn't disappear when you chew on it: chewing gum!

End of August 1944

At last, we have returned to the farm that we left about a month earlier to set out on our exodus. Fortunately, the farm has not been totally destroyed, but, like the majority of buildings and dwellings in the Norman countryside, it has cruelly suffered damage with collapsed roofs, walls full of holes from the artillery shells, stables burned, farm equipment destroyed, cattle slaughtered, and tableware, household linens, furniture, family photos, and official documents strewn across the yard and the fields. We begin by retrieving what is salvageable, for example, the massive doors of Norman wardrobes (*armoires*), which the soldiers used to cover their individual foxholes.

The little makeshift cemetery begun in a corner of the garden now fills the garden almost entirely. While we wait for repairs to be made, we all squeeze together, living in the few rooms that are still inhabitable. My war has ended; the war itself will finish in 1945. Later, I will realize that this period was for me a brutal introduction to life and to death. I remember and I do not forget.

Roland DuBosq

¹ The title is a reference to *Ma Normandie*, written by Frédéric Bérat in 1836, the unofficial regional song of Normandy, France.
http://en.wikipedia.org/wiki/Ma_Normandie

² SNCF: *Société nationale des chemins de fer français*, French National Railway Company

³ Nazi Germany built a system of coastal fortifications along the western coast of Europe and Scandinavia, known as the Atlantic Wall, in anticipation of an Allied invasion of the continent from England.

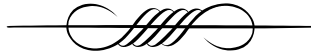
http://en.wikipedia.org/wiki/Atlantic_Wall

⁴ SS: *Waffen-SS*, armed wing of the Nazi Party's *Schutzstaffel* (Protective Squadron)

<http://en.wikipedia.org/wiki/Waffen-SS>

⁵ American soldiers smoke blond-tobacco cigarettes, considered a luxury by the French, who smoke Gauloises and Gitanes, French brands of dark tobacco cigarettes.

In Memory of Three Tragic Destinies



I spent the war years in Paris, and I remember the Occupation, the Liberation and the arrival of the Americans. It was a difficult and precarious time, but also very ordinary. I could mention anecdotal details (shoes with wooden soles, food ration tickets, air raids, the J3¹, the Zazous², roasted barley used as a coffee substitute) or the defiance of the intellectuals (films, plays with subversive themes, existentialism), but I've chosen to relate three tragic destinies.

A couple, friends of my parents, without a calling to heroism but rather to patriotism, joined the Resistance. One day, they had a meeting with their group, but were caught up in an air raid in the metro. Since trains were stopped during air raids, the couple arrived late for their meeting. They saw their group leaving the building, escorted by the Gestapo. Realizing they had been betrayed, our friends, frightened to death, succeeded in leaving for London, but the wife was killed during a V2 bombing. Her name was Julia Bertrand.

My cousin Clément Roche, a brilliant medical intern, 22 years old, a student of the famous Professor Mondor,³ also chose the Resistance. A month before the Liberation of Paris, he was transporting guns for the FF1 (the Resistance in Paris) with two other students. They ran out of gas on a quiet little road near Paris. The Germans arrived, (There were few cars on the roads then.), searched their car, and found the guns. They shot the three youths on the side of the road, but spared the life of the young woman who was with them and who told this terrible story.

In 1942, when the war started on the Russian Front, things took a more menacing turn. One day during class at my high school, Lycée Janson de Sailly, our teacher asked, "Who is Jewish in the class?" Four or five girls raised their hands. "Would you please come to the teachers' common room? We have to talk to you." Our teachers had arranged to send all these students and their families to the provinces, to the homes of their grandmothers, cousins, friends, in country homes, in villages, far from the war. Everyone accepted, except one Polish family, which had arrived a little before the war and was a little mistrustful. They refused to leave Paris and be separated from their children. A month later, the family was arrested and deported. Their daughter was the only girl attending our school who was deported and died. She was sweet and intelligent. She was 14, and her name was **Louise Pikowski**.

Monique Whiting

Post Scriptum

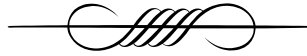
Otherwise, life continued for others, who succeeded in thwarting destiny or who simply were lucky. In the apartment building of the bourgeois neighborhood where we resided, a Jewish man, **Armand Pierhal**, a writer and art critic, lived in the apartment below us. He quietly spent the entire war there. His only precaution was never to take the metro : He took taxis or walked in Paris, for he was afraid of being caught during a roundup. This was a great danger. When there were attacks against the Germans, they would randomly round up people on the street and send them to a concentration camp, generally 10 people for every German attacked.

¹The J3 was a category of ration coupons for youth 13 to 21 years of age; by extension, the term refers to young people in general.
<http://www.nithart.com/fr39-45.htm>

²The Zazous refers to youth who had long hair, wore crepe-soled shoes, and listened to jazz.
<http://en.wikipedia.org/wiki/Zazou>

³Henri Mondor (1885-1962) was a French doctor, surgeon, and literary historian. He was elected to four academies: Académie de Chirurgie, Académie nationale de médecine, Académie française et Académie des sciences.
http://en.wikipedia.org/wiki/Henri_Mondor

Between the Free Zone and the Occupied Zone in France



I was born in Blanzay, France, in the Saône and Loire Department, in 1934. I was five years old when the war began.

Our village had been occupied very early by the German troops, and my sisters and I had been sent to a boarding school at Notre Dame des Anges (Our Lady of the Angels) in Dijon, a city in the free zone. The nuns in the school knew where to buy what was needed to feed us, which was very important!

My memories of the Occupation are certainly rather imprecise. However, I remember that during vacation when we would go into the village, the German soldiers would give us, the children, candy that they had bought at the corner grocery and which our parents would forbid us to accept and eat. My sisters and I didn't obey their orders, as you can well imagine!

I also vaguely remember the Liberation and the American soldiers who gave us very strange things, such as chewing gum (!), and candy bought at the same grocery store.

One more memory: My dad was a notary, (a lawyer for estates and other contracts), and we had a very pretty house with a large orchard filled with flowers and fruit trees. The flowers disappeared during the war, and Dad planted tobacco and mother, vegetables, potatoes, and rutabagas! In a few words, these are my childhood memories of a war that was very difficult for many.

Chantal (Roy) Shapiro

A Childhood on the American Home Front

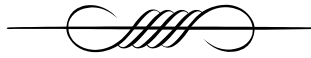


One of my earliest childhood memories is that of the first and last time I heard my father, who hated vulgarity, swear. I was five years old, and we had just heard on the radio the news of the Japanese attack on Pearl Harbor, December 7, 1941. But for American kids my age, the war was a kind of big game. My ingenious father even made some wooden guns for my friends and me. Of course, we had a strict rule as to how many times we could each play an American soldier. We had to take turns playing "Nazi" or "Japanese." We loved the radio programs and films that were mostly about the heroic adventures of our soldiers or sailors. I knew that my uncles were among them, but it wasn't until much later that I understood what they went through.

As in other countries, everything was rationed, but I don't remember lacking much. To augment food available at the store, we were all encouraged to plant vegetable gardens in our backyards. These were called Victory Gardens. For the kids, our patriotic duty was to avoid waste by eating everything on our plates. This is how we became a member of the "Clean Plate Club," whose emblem was a young boy plunging a huge fork into Hitler's buttocks!

William Shapiro

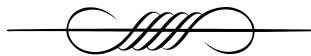
My Husband's D-Day Experience



My husband James H. Jahant (who died in 2006) was on the LST 500 on D-Day, June 6, 1944. He was an ensign and was promoted to lieutenant junior grade in August of 1944. He was in charge of the six landing craft on board the LST (Landing Ship Tank) 500, which was sent to Utah Beach. This beach had many fewer casualties than did Omaha Beach, the other beach in the American sector, because the Germans were thinking Utah was an inauspicious setting for an invasion due to its low-lying wetlands. I talked with Jim about his experiences on board the LST 500, but he didn't say much. However, I was able to make a scrapbook for him of his memorabilia, and that prompted additional memories. He believed that the LST 500 was not in the first wave, but he remembered being there on D-Day. Also, he remembered going back and forth between England and France many times, carrying wounded soldiers and prisoners of war back to England, and getting more troops and cargo to take to France.

Jo-Ann Jahant

Denmark during the Occupation



Even though I spent my childhood in a German-occupied country during World War II, I had a very normal childhood and didn't realize that conditions were so disruptive. I was six years old in April 1940 when Denmark was invaded. Denmark is a small country, difficult to defend. Consequently, there were few battles and few uprisings, and with hesitation, the government accepted the situation and cooperated with the German forces. Of course, I knew nothing about these circumstances, and for me, more important things were happening in my life at that time: I started school and my sister was born.

Almost everything was rationed during the war and for several years afterwards: a lot of food, clothes, shoes, gas, and electricity. Still there was always enough to eat, and as children, we didn't notice the scarcity. We thought everything was normal.

I remember the air raids even though Denmark wasn't often the target. Each time the English planes flew overhead, en route to Germany, we had to get up (It was almost always during the night.) to go to the basement where a bed was waiting for us. The windows were covered with sand bags, but I don't remember being afraid. Our house wasn't far from the Copenhagen airport, and during the raids we always heard artillery fire and saw the spotlights searching for planes flying over the country.

Sometimes, I would see groups of German soldiers marching in the street with military precision and singing marching songs. I was very impressed by that and found it appealing, probably because they sang really well.

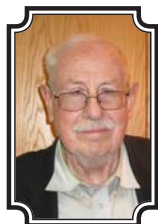
During the Occupation, the Resistance movement emerged and after the Normandy landing, it became even more active. Towards the end of June 1944, there was a general strike following the execution of several saboteurs. As a result, everything stopped — no public transportation, no water, no gas, no electricity — and the grocery stores were empty. We lived near the countryside, and my father went with my sister and me by bike to go get vegetables and strawberries from the farmers. Without water for the toilets, we had to dig a hole in the backyard, behind the bushes, a hole, which served as a toilet during the short strike. As children, we found the situation very strange, but interesting. In the city, there were battles with the Germans, who made severe threats. After several days of negotiations, everything returned to normal. The Germans wanted to negotiate because they were dependent on Danish food products. Later, however, the Germans dissolved the Danish police force, and the policemen who were not able to flee were sent to concentration camps.

The BBC was very important during the Occupation; of course it was forbidden to listen to it, but everyone did. I remember long lists of names: greetings to such-and-such person. Later, I learned that these were coded messages for the Resistance. There were also little illegal newspapers that were distributed to reveal the truth since the press and radio were under German control.

The night of May 4, 1945, we were listening to the BBC when the announcer paused and then continued in a very emotional voice, saying that the German forces in Denmark and the Netherlands were going to surrender the next day. Everyone took down their black curtains, put lighted candles in the windows, and went outside to share the joy with their neighbors. In the days that followed, the English arrived under Montgomery's command, their jeeps decorated with flowers that had been thrown to them. Later, I understood that the Occupation was much more difficult and destructive than I had thought. All the same, I know that my childhood was not spoiled by the war.

Birgit Werth

My Evacuation to England by *Kindertransport*¹



I was born in Austria in 1929 to a Jewish father and a Catholic-born mother. After the Anschluss,² the living conditions of my family changed. My parents left their apartment in downtown Vienna during summer 1938 to relocate to a working-class neighborhood on the outskirts of the city and lived in the house belonging to my mother's family. In fall 1938, apparently on the orders of the Gestapo, my father was falsely accused of smuggling money or securities into Czechoslovakia, which was still independent, and then he was imprisoned. There was no

trial, but after several weeks, he was freed, on condition that he would leave the Third Reich. (All this I learned much later, after my arrival in England.) My father went into exile in England in March 1939 and lived there with a cousin, who supported him, because my father, a foreigner, could not get a work permit.

In Austria, Jewish children were expelled from public schools and sent to other schools, but I was able to stay in my public school in Vienna because my mother was Aryan. So, I attended this school until the end of the academic year. During 1938-1939, when we were living at my grandmother and aunt's home in the nearby suburbs, I went to a neighborhood public school. I remember that my new classmates made fun of my accent and my word choice, which they considered hoity-toity. For example, I would say *porte-monnaie*, the French word for coin purse, instead of *Börse*.

My father worried about anti-Semitic indoctrination in the Austrian public schools and wanted me to have a different educational experience. At the same time, the pogroms of *Kristallnacht*,³ the Night of Broken Glass, catalyzed the British to save Jewish children. So, my father from England and my mother, who spent the war in Austria, began the process to have me evacuated from Vienna. I remember one occasion when my mother dropped me off at a pastry shop while she went to get documents at the town hall. She had asked the staff to give me as much pastry as needed to keep me happy before she returned. When I had eaten enough and she still hadn't returned, I began to get worried. The staff tried to keep me calm by reassuring me that my mother would return. She did eventually return and offered me still more pastries! This period must have been difficult for my mother, for long afterwards, I found two letters written by my mother to my father in which she expressed her reticence about letting me leave.

In July 1939, I followed my father to London, as part of the *Kindertransport*, a mission to rescue Jewish children. From Vienna, I took the train to Hoek van Holland, a port of the North Sea, near Rotterdam. Then, from there, I crossed on the ferry to Harwich before boarding two trains, which took me to London. In England, I stayed with an Anglican priest in South Shields, near Newcastle, but I had to leave after a few months because of the anti-German sentiment in the region among those working in the merchant marine and in the coal mines.

In summer 1940, my father sailed for the United States, where finally, he settled in Omaha, Nebraska, and lived until his death in 1976. After my father left London, I was sent to live with an Anglican priest, the Reverend Harry Clothier, who became my benefactor. He was the pastor in a small village, Aspley Guise, in Bedfordshire County. With his wife and two young children, he lived in a big house where I had my own room. When I arrived there, and also during the entire war, I think, in all of the surrounding villages, civil servants were billeted in almost every house. At the Clothier's, there were at least three civil servants. They were called the "Foreign Office People," the personnel from the Ministry of Foreign Affairs. They worked in the town of Bletchley, located about six miles from Aspley Guise, in a requisitioned house called "Bletchley Park." No one knew what they were doing, except that their work was very "hush-hush," very secretive. Much later, I learned that during the war Bletchley Park was the center for the decoding of German military secrets, without which the war against Germany would have been much more difficult to win. After the war, Bletchley Park became famous.

I was educated in the little village school there until the end of 1941. After January 1942, I was a student at Bedford Modern School, a high school in Bedford, the county seat. In 1942, this town (today with 80,000 inhabitants) was certainly smaller, but it was not a rural place. In the beginning, I went from Aspley Guise to Bedford each day by train, but when I was 13 years old, I lived with a woman in her single-family home in Bedford, along with two boys who had been evacuated from London. Bedford did not suffer many bombings during the war, but I do remember one bombing during which the woman who took care of us told us to sit under the staircase, the safest place in the house. After sitting down, I was consumed by fear. Just before this instant, we had been looking out the window and it was all very exciting, but seated in this space, I became truly afraid. There was a whistling noise, like a bomb, but which must have been something quite different, because there was no sign of a bomb in

our backyard. At least that is what I thought at the time. But two or three years ago, I receive a little book, Bedford during the war, and this bombing was mentioned in it. In fact, I learned that incendiary bombs had fallen into the street next to ours. Since England does not have pathways between backyards, if an incendiary bomb had fallen a few meters from the place it had landed, I would perhaps not still be alive. That is the only moment when I was in danger.

During the following four years, I was a boarding student at the high school. The five years spent at Bedford Modern School were the years that shaped me the most. In addition, the school experience permitted me to improve my English, which I had begun to learn at age seven from my father and then from a tutor in Vienna. (I remember reading *The Gentle Giant* by Oscar Wilde and *Little Lord Fontleroy* by Frances Hodgson Burnett when I was young.) At Bedford Modern School I studied French with Chaplain E. J. Bennett, who, when I left the school, gave me a copy of Lamartine's poems, which I still keep.

In a letter written in 1946, my father informed me that he had become an American citizen. During the war our future had been uncertain, but at this moment I knew that my father would remain in the United States. So, I wrote to him that I wanted to join him. After all the required processing for my immigration, I arrived on December 29, 1946, in New York where my father and my mother welcomed me at the pier. My mother had just arrived in New York on December 20, after having spent some time before leaving Europe as a displaced person in Bremerhaven. My little family was at last reunited after the war, but my father's mother and sister (my grandmother and aunt) had lost their lives in the Shoah.

Ernst Schnabl

Post scriptum

I do not want to end my story without recalling my French teachers at Bedford Modern School and paying them homage. The first was Mr. E. J. Cooper, who taught there for 42 years. Obviously, he loved the French language and would constantly repeat that spoken French should sound like Mozart's music. The Reverend E. J. Bennett, the high school chaplain, followed him and showed great kindness. Before I left England, he gave me two books from his personal library, one which I read a long time ago and have now either lost or misplaced among my own books and the other, Larmartine's *Premières Méditations poétiques*. My next French teacher was Mr. J. T. Dobinson, who was young, enthusiastic and passionate. Then, the last one, unfortunately for only one semester, was M. Jean de Choisy, a real Frenchman, who played the cello in the school's little orchestra. His classes were always exciting and he didn't hesitate to give his opinion on a variety of topics. I was astounded to learn that he thought Captain Dreyfus⁴ was guilty!

Today, since I am now 84 years old, alas, all of these admirable teachers have, undoubtedly, died. When the last of their students will be deceased, even the memory of these men will be erased. I, therefore, have decided to sing their praises here, before it is too late.

¹ The *Kindertransport* is a rescue mission that took place during the nine months prior to the outbreak of the Second World War. The United Kingdom took in nearly 10,000 predominantly Jewish children from Nazi Germany, Austria, Czechoslovakia, Poland, and the Free City of Danzig. The children were placed in British foster homes, hostels, schools and farms. Often they were the only members of their families who survived the Holocaust.

<http://en.wikipedia.org/wiki/Kindertransport>

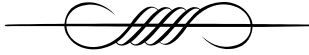
² the annexation of Austria by Nazi Germany in March 1938

³ November 9 -10, 1938

⁴ The 1894 trial of Alfred Dreyfus, a French artillery officer of Jewish background, ended with his conviction on charges of treason and became a *cause célèbre*, known as the Dreyfus Affair, when writer Émile Zola undertook his defense in his letter, "J'accuse." Eventually, Dreyfus was completely exonerated, but French sentiment was divided on Dreyfus' innocence or guilt.

<http://www.newyorker.com/magazine/2009/09/28/trial-of-the-century>

Keeping Food on the Table in Switzerland



I was lucky growing up in Switzerland, since the Second World War did not touch us directly, due to Switzerland's neutrality. I was eight years old in 1939.

I was very aware of the war raging around our country. I remember my parents listening to the news on the radio during lunchtime at 12:30 p.m. every day. We three girls were not allowed to utter a word during that broadcast, which might have lasted about 20 minutes. I didn't really understand what was going on, but my 13-year-old sister certainly did, and she and Father would often discuss the latest events.

In school, we had drills in case bombs would fall. They mainly consisted of ducking under the desk and waiting for the sound that marked the end of the alarm. There was constant fear in the country that Germany would attack Switzerland, and all able-bodied men were enlisted in the army. That meant we had to help more on the farm. Everybody was needed. My small hometown Lenzburg is the home of the company Hero, which produces canned fruit and vegetables. A couple of years in a row (probably 1943-1944) the school closed, and all children worked at this factory for two weeks in the fall. We had to cut the pits out of plums to make into preserves. What I mainly remember was that I cut myself constantly and that my hands were covered with Band-Aids or bandages. I also remember the many nights when I was awakened by the sirens indicating that our air space was being invaded by foreign planes. That was rather scary to a child.

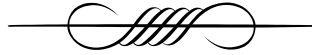
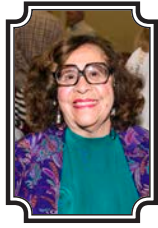
Food was severely rationed, and we had meatless days (I don't remember how many per week.), which were controlled, and you got fined if the police discovered you were cooking meat. Yes, the policemen came into our kitchens! We were also not allowed to have a lawn or meadow around our house. All landowners had to grow something on their land. The pretty lawn behind our house became a potato field, and we also had a large vegetable garden. The goal was to make the country completely self-sufficient.

Since gasoline was scarce and rationed, only doctors were allowed to drive a car. Everybody else had to "store" his car in the garage for five years. We biked everywhere.

When the war ended in May 1945, the whole school marched up the hill to the Lenzburg castle (built in the 11th century) and celebrated. It was such a relief that this nightmare was over.

Mary Sproul

Out of the Ashes of War, A School Is Born in Peru



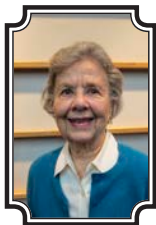
I was born in Lima, Peru, during World War II, and I went to an Italian school (Grades 1 through 12) in Lima, which was managed and taught by nuns from Florence. It was a wonderful school, offering four years of Greek and four years of Latin. The school also had a resident artist. All the instruction was done in Italian, except, obviously, Peruvian history, Peruvian geography, and Spanish literature. I was very fortunate to have had courses in European history, too, and my foreign language during the last four years (only one hour a week) was French.

How did this Italian school take root in Lima? It occurred after the war in the 1940s when a group of nuns emigrated from Florence to Lima. During World War II, Florence was destroyed to a large extent, and among the buildings destroyed was a girls' school, under the direction of the Congregation of the Daughters of St. Anne. The teaching staff survived the war and remained intact, including the mother superior, several teaching nuns, and two male teachers, who taught mathematics and art. This staff arrived in Lima, where they founded and led the Italian girls' school that I attended. Their arrival occurred when Buenos Aires and Lima (probably the two largest cities in South America at the time) opened their doors to immigrants. Both Argentina and Peru were quite selective in their immigration policies and welcomed scientists, skilled tradesmen, and teachers, in particular, to their countries.

Out of the human tragedy and destruction suffered in Italy during the war was born an excellent school in Lima. I am very grateful to have attended this school, for it taught me the love of languages and gave me a good European education without my having to leave Lima and my family.

Ninfa Redmond

When Canada Went to War



My earliest recollection of the war years is standing outdoors in the playground as the school principal announced that Canada was at war. It was Toronto, early September 1939. It seemed very solemn and somehow ominous. Still, life went on as usual for a while. A young relative, who must have enlisted very early, was stationed in England by the fall of 1940, after the May/June 1940 evacuation of Dunkerque. In 1942, he was among the 916 Canadians who lost their lives during the raid on Dieppe.¹

There were some shortages in Canada. I do remember tea and sugar being rationed, as my grandmother tried to gather enough coupons to send "care" packages to an elderly aunt in England. Tea was important! Paper was another product that was in short supply.

Later in the war, there was such a labour shortage that high school students in Ontario were excused from school early in spring to help on farms to harvest food. This initiative to increase Canada's agricultural production was created by an agency called the Ontario Farm Service Force. One summer, about 1943, I went by truck, along with a friend, to live on a farm in the Niagara Peninsula. We were housed in wooden barracks, built by the Government of Ontario, and spent the day picking strawberries. The farmer's wife supervised us and recorded the number of boxes of strawberries that we filled. I have a photo of us 30 girls, dressed in overalls and camp-type clothing, taken after breakfast and before we set out for our work in the fields. We were called "Farmerettes," part of the Farmerette Brigade, which enrolled young women to engage in fruit, vegetable, and truck farming.² We were inexperienced city kids, but we did learn to hoe. One week, my friend and I hitchhiked home, which was a common way to travel. That summer I shared the agricultural experience of many groups of high school students and young women in Ontario Province who made their contribution to the Canadian war effort.

In grade school, we took home economics and were always sewing stitches. We made covers, like quilts, that were sent overseas to the London bombing victims. Later, I remember knitting socks, as we listened to the radio at home.

The Norwegian Air Force-in-exile took refuge in Canada and trained its pilots at Toronto Island airport. The airport facility was called "Little Norway" and was off-limits to me!

My cousin Jack, an amateur pilot, joined RAF Ferry Command as a civilian. It seemed that anyone who could fly a plane was needed to deliver new aircraft from North America to the UK. I knew he was ferrying planes to England, but it wasn't until years later that I understood how desperately needed those planes were. During the war, over 9,000 planes³ were ferried across the Atlantic without the benefit of reliable weather information, radar or efficient radio communication. Jack survived the war and later sent me a clipping from the group's 25th anniversary in 1971 of the disbandment of their service.⁴

Marie White

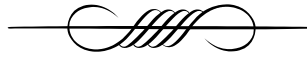
¹ http://www.veterans.gc.ca/eng/remembrance/history/second-world-war/1942-dieppe-raid#d_casualties

² Students who left secondary schools early to engage in farming were able to maintain their year's standing if they scored 50% in all subjects and on exams. The Ontario Government financed camps, which ran from April 1 to October 15, to house young people, who worked for at least 13 weeks. Workers made their own lunches in the morning, which they ate on the farm where they were employed. The work uniform was a blue overall, with a white blouse and a red bandana for girls and a blue shirt and a straw hat for boys. <http://socserv.mcmaster.ca/oldlabourstudies/onlinelearning/article.php?id=856>

³ http://en.wikipedia.org/wiki/RAF_Ferry_Command

⁴ West, Bruce "Ferry Command," *The Globe and Mail*, (Toronto), June 1971.

Sharing Life with German Refugees



I grew up in a small town in Schleswig-Holstein, about 30 miles north of Hamburg, Germany. It was a quiet town in a rural setting with a few patches of heath and peat bogs and cow pastures, fortuitously, of no interest to the military during World War II. Thus, we were not much affected by the war itself. At night we would hear overhead the droning of British bombers that had crossed the North Sea to reach Schleswig-Holstein, as they swung south to Hamburg for another bombing raid. We saw Hamburg burn; the sky, usually dark, was brightly lit on many occasions. Many of those poor people who survived but lost their homes had to find shelter in our village with relatives or in private homes.

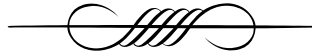
As the war continued, many refugees from the east, fleeing the advancing Russian army, arrived and were housed in the countryside, leading to a great shortage of housing. This was even more keenly felt after the war ended. Between 1945 and 1947, twelve to fourteen million Germans who had lived east of the Oder-Neiße Rivers were expelled from their homes. Long treks of people were guided to rural areas, mainly Bavaria and Schleswig-Holstein, since all the big cities were destroyed. The town in which I lived had approximately 3,500 inhabitants before the war; after the war, the population increased to 10,000 (but with no additional housing). Every building (schools, etc.) was filled. In every town there was a housing agency that knew the exact number of rooms in every house and assigned a number of refugees to each in order to provide everybody with shelter. Thus, our simple one-family home (no central heating, no washing machine) in which I lived with my parents and three younger brothers and sisters, had to take in six more people, two children and four adults. Fortunately, the people were very nice. However, being forced to live so closely together – forever, it seemed at the time – was very hard on everybody. They stayed six years, until they found work and housing in another town. No matter what disagreements might arise, no homeowner was allowed to evict his “tenants.” This enforced “togetherness,” with people practically living on top of each other, all competing for shelter, food and jobs, seemed to continue without an end. People felt hopeless and depressed. Money, the old Reichsmark, had no value. People bartered, exchanging used items for things they needed; of course, this worked only if you had things of value to barter.

Eventually, there was a change for the better: In June 1948, The Marshall Plan was established, providing funds for reconstruction. At the same time there was a currency reform: the old Reichsmark was devalued 10 to 1 once everyone had received 40 Deutsche marks. Suddenly, merchandise appeared in the stores, but with just 40 marks in their pockets, people could not run out and buy what they wanted.

The generation of my parents did not have a good life. They felt cheated and deceived, having to endure two world wars during their lifetime, just twenty years apart, with so many lives lost. For them, there were many sorrows, and very few joys. Thinking of them I am very much aware of how fortunate I am today.

Antje Draganski

A Passion for Aviation in the Netherlands



My husband, **Jan Achenbach**, was four years old when the Second World War started and nine when it was over. He grew up in a town a little smaller than Evanston, Illinois, in the northern part of the Netherlands, which was occupied by Germany from May 1940 until April 15, 1945, when the Canadian Army liberated this part of the country. Jan's town was in the path of British and American bombers flying from England to Germany. A German air base for fighter planes had been established on the outskirts of the town, and towards the end of the war, Jan and his friends, mostly about nine years old, would get as close to the air base as the barbed wire and the minefields would allow to see the German fighter planes take off to engage the Allied planes that were flying overhead. The excitement of watching fighter planes in action generated his interest in aviation, which led to a career in engineering, and eventually to two trips to the White House to receive from President George Bush the National Medal of Technology in 2005 and the National Medal of Science in 2007 for the development of methods to detect cracks and corrosion in air craft, resulting in increased safety for aircraft, both commercial and military.

Marcia Achenbach

An American Interned as a Japanese POW in the Philippines



My mother, father, sister, and I were among 5,000 American civilians interned by the Japanese in the Philippines during World War II. At the start of the war, we were living in Cebu, one of the Philippine islands. My father worked for Standard Vacuum Oil Company. My mother was pregnant with my sister, and I was a year old.

My parents were on a business trip to Manila when the Japanese invaded Manila in January 1942. I had been left in the care of my Chinese *ahma* (grandmother), Ah So, and other company people. My parents made an effort to return to Cebu, but the inter-island steamer on which they were traveling hit a mine in Manila Bay and sank with few survivors. Fortunately, my parents were among the survivors. They were interned in Manila, while I went into hiding with various caretakers in Cebu until we were captured and interned in Cebu. A year later I was reunited with my parents and sister in Manila, as part of the Japanese effort to consolidate the internees.

The details of camp life are known through the diaries written surreptitiously in the camp. They tell of the barbed wire, the menacing presence of the Japanese guards, the loss of freedom, the loss of home, the crowding, the lack of privacy, the dwindling rations, and the diseases of starvation-malnutrition, e.g., beriberi and pellagra, and of tuberculosis. Those who tried to escape were captured and executed. In the end, it was the lack of food that nearly condemned us to death. During the last months, there was no sugar, no salt, no meat, no vegetables, just watery rice twice a day, providing only 600-800 calories a day. By the time we were liberated, anyone over sixty had

died, in part due to the camp decision to feed children the same ration as adults, rather than restrict the children's ration so that more could be given to the elderly. At the time of Liberation, the death rate was four people a day. All the internees lost 33% of their body weight, most in the last four months of internment. (Forty percent loss of body weight usually results in death.) Those of us who were still alive at the time of Liberation were only two to three weeks away from death due to starvation.

We were dramatically rescued on February 3, 1945, behind enemy lines by a flying column of 700 men from the first Cavalry Division, supported by the 44th tank battalion, because General McArthur had gotten word from the underground that the Japanese were planning to kill us. Ironically, the highest rate of death occurred right after Liberation because the camp was situated in the middle of the battle for Manila. Nineteen internees were killed by mortar fire, and ninety were seriously injured. Most of my memories are from this period. I remember the fear in the air and the bright lights of the American tanks pushing down the camp gates. It was not clear at first if we were being liberated by the Americans or going to be executed by the Japanese. I also remember running for shelter, away from the shelling.

The reason we ended up being interned by the Japanese during WWII was complicated. The Philippine Islands had been annexed by the United States in 1898, as part of the Treaty of Paris, which ended the Spanish American war. The United States was planning to transition the Philippines into self-government by 1946. The Philippine Islands were considered to be part of the Commonwealth and were governed by the High Commissioner's office, which was part of the Bureau of Insular Affairs. Between 1898 and 1940 American citizens went to the Philippines as colonials to set up schools, hospital, and churches, as well as to exploit the natural resources of the country as miners, lumbermen, and sugar plantation owners. Many were representatives of large American companies.

It was realized quite early that the defense of the Philippines might cost the United States more than it was worth. The Army-Navy Joint Board decided in 1908 to locate America's major Pacific base in Hawaii, rather than in the Philippines. Meanwhile, Japan was developing colonial ambitions of its own, which made the Philippines vulnerable to Japanese expansionism. The Philippines were between Japan and its desired oil source in Java, Borneo, and Sumatra.

American citizens in the Philippines were, therefore, in harm's way. The United States government knew this, but its citizens in the Philippines did not. In fact, the High Commissioner of the Philippines went to great lengths to persuade Americans that there was "no reason for anxiety." During the 1948 Congressional Hearing, former High Commissioner Sayre was quoted, "It proved impossible [for me] as High Commissioner to give official notice that American civilians should leave the islands. Although I seriously debated in my own mind issuing such a notice, my advice from Washington was not to do so."¹ The United States did not want the Filipinos to think that the United States was going to abandon them. The United States Government also confiscated the passports of all American citizens, which meant they could not return to the United States, even if they so desired. Only American citizens with serious medical problems or pressing business concerns were allowed to leave, and only with proper documentation for their situation. In contrast to this policy in the Philippines, the United States Government warned American civilians living in China, Japan, and Southeast Asia to leave, and increased the number of ships leaving from this area, while restricting the number of ships leaving from Manila.

Marcia Achenbach

¹This quote is taken from a letter from Francis B. Sayre, United States High Commissioner to the Philippines, to Representative Charles A. Wolverton (R-NJ), Chairman of the House Interstate and Foreign Commerce Committee, which met on March 20, 1947, to consider a bill introduced by representative Carl Hinshaw (R-CA). The committee was considering a bill (HR 1823) to allow some 5,000 American citizens who were repatriated to the U.S. to be recompensed for the material losses they suffered at the hands of the Japanese. This material can be found in the Congressional Record, stored in the National Archives.

